GOD
Fr
843.7
Zeb/Mon
99960

00099960

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

MONSIEUR BOTTE.

TOME II.

De l'Imprimerie de RENAUDIERE, Marché-Neuf, n°. 48.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

Vous ne me connaissez pas Mademoiselle – Non, Monsieur. – Je m'appelle Botte, je suis l'Oncle....

Dessiné par Huot — Gravé par Texier

MONSIEUR BOTTE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

TOME II.

99960

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, no. 51.

1818.

99960

00099960

MONSIEUR BOTTE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ pour la ferme ; ce qui s'y passse.

PITOYABLE, pitoyable, dit Charles, pour engager une discussion qui lui fît gagner encore une heure. — Pitoyable n'est pas le mot, monsieur, reprit l'oncle ; incomplète, à la bonne heure. Dis donc, l'homme qui t'a fourni toutes ces caricatures ? — Mon bon monsieur, c'est un marchand bijoutier, qui demeure rue Quincampoix, n°. 73. — Bah ! un marchand bijoutier qui veut faire de l'esprit ! qu'il fasse de l'or avec de la

rosette. — Il ferait beaucoup mieux, mon cher oncle ; car ce qu'il y a de bien là-dedans est pris du Diable Boiteux. — Cela n'est pas vrai, monsieur. Les originaux que j'ai reconnus appartiennent au bijoutier, comme certains tableaux de Lesage n'appartiennent pas à l'auteur espagnol qu'il a imité. D'ailleurs, monsieur le critique, tout est imitation dans les arts. Il n'y a pas d'idées neuves, parce qu'il n'y a rien de nouveau dans la nature, et que hors la nature il n'y a rien. Le mérite des artistes en tout genre se borne donc nécessairement à donner un air de nouveauté à des choses rebattues. — Mais mon oncle... — Un moment, monsieur, je finis, et par une comparaison. Un peintre imagine-t-il le chêne qu'il peint, après que mille autres ont peint des chênes ? Il a donné son coloris au sien, et les peintres futurs peindront encore des

chênes qu'ils coloreront à leur manière. » Charles soutenait assez vigoureusement son opinion ; M. Botte soutenait la sienne en homme qui définitivement veut qu'on lui donne raison, l'ami Horeau disait, quand il trouvait le moment de dire quelque chose : c'est assez drôle, cette *Pièce curieuse* ; allons, c'est assez drôle.

L'heure s'écoula en effet, comme Charles l'avait prévu. Quand l'homme à la pièce curieuse fut payé et parti, le jeune homme tira sa montre : « Midi et demi, mon cher oncle, et sept lieues à faire. — Qu'importe, Monsieur. — A quelle heure dînerez-vous ? — Quand je serai arrivé. — Il sera l'heure de souper. — Je souperai. — Et quand reviendrez-vous ? — Quand je pourrai. Finissez vos interpellations, Monsieur. Si je laissais faire ce drôle-là, il me mettrait en

curatelle. — Ah, mon oncle !..... — Paix, et qu'on monte en voiture. »

Guillaume était de retour depuis deux ou trois heures. Il avait trouvé mademoiselle d'Arancey seule avec Marguerite ; il avait glissé adroitement sa lettre, et il s'était amusé ensuite à faire à la grosse fille quelques contes qu'elle avait écoutés avec avidité ; car les filles qui ont passé trente ans, ont l'oreille très-active ; et pendant que Marguerite souriait bêtement aux platitudes impertinentes de monsieur le piqueur, mademoiselle d'Arancey était allée lire la lettre de Charles et y répondre.

Elle écrivait en quatre lignes qu'elle redoutait l'aspect de M. Botte qu'elle irait dîner chez un fermier du village, et qu'elle ne rentrerait qu'après le départ de l'équipage. Elle finissait par sa malheureuse phrase : « Ah ! mon cher ami ! que d'obstacles je prévois,

que de peines nous nous préparons ! »
Charles avait reçu le billet et le lisait, pendant que l'ami Horeau soulevait M. Botte sous les bras, et le mettait dans sa calèche.

On part au grand trot de quatre vigoureux chevaux, et on s'enfile dans des chemins de traverse, toujours détestables, parce qu'un paysan ne veut pas combler pour les autres une ornière qui l'arrêterait au plus dix minutes. On est égoïste à la la ville, on l'est à la campagne, à la cour, et le *primò mihi* est le grand régulateur des actions de tous les hommes

Nos voyageurs sont cahotés pendant une lieue ou deux; leurs épaules, leurs genoux, leurs fronts se heurtent, et Charles s'écrie à chaque secousse : « Mon cher oncle, vous souffrez; retournons chez vous. — Je suis assez de cet avis, dit enfin Horeau en passant la main sur deux bosses

que l'os frontal de M. Botte lui avait faites au-dessus de l'oreille droite. — Allons donc, reprit l'homme opiniâtre, vous êtes des femmelettes: fouette, cocher. »

Le cocher fouette, une roue s'engage dans une ornière plus profonde que les autres ; un ressort mal trempé s'allonge, la calèche penche ; il faut s'arrêter, remonter la soupente : encore une demi-heure de perdue.

On se remet en marche ; les roues de devant enfoncent jusqu'au moyeux ; deux des chevaux tombent sur les genoux et se couronnent. Il faut que le postillon gagne à travers les champs un village qu'on aperçoit à mi-côte. Il en rapporte de l'eau-de-vie et de la grosse toile ; il bande les genoux de ses chevaux : encore une heure de perdue.

On repart, mais au petit pas. Monsieur Botte pense bien qu'il ne cou-

chera pas dans son lit, et que la franchise et la gaîté du bon homme Edmond ne le dédommageront pas des aisances qui, dans son château, se multiplient à chaque pas. Mais il a reproché à ses compagnons de voyage d'être des femmelettes, et il s'est imposé l'obligation de montrer du caractère. Il chante pour la première fois de sa vie, afin de prouver qu'il est au-dessus des accidens multipliés qui ralentissent sa marche; il jurerait, s'il l'osait, à faire abîmer la voiture.

Horeau ne s'occupait plus de rien, parce qu'il avait pris le parti de s'endormir; et comme son sang-froid lui permettait de penser à tout, il avait préalablement mis son mouchoir en quatre doubles entre son chapeau et son oreille, pour que le crâne de M. Botte ne le réveillât pas en sautant.

Charles ne pensait pas à dormir; il n'avait d'abord cherché à filer le

temps que pour faire manquer net la partie, et il s'affligeait en silence, en réfléchissant qu'on arriverait à une heure où mademoiselle d'Arancey ne pouvait plus attendre personne, et où elle serait rentrée à la ferme. Ses pressentimens n'étaient que trop fondés.

On arriva enfin, et il était huit heures du soir. La tendre Sophie avait passé la journée dans une maison d'où elle pouvait voir ce qui arrivait à la ferme, et ce qui en partait. Elle était rentrée à la nuit tombante, et elle prenait le frais dans le jardin, en pensant à Charles, à son amour, aux obstacles, aux chagrins prévus, et surtout à ces momens si doux où elle oubliait tout auprès du cher ami. Elle ne doutait plus que son adresse n'eût détourné le bizarre projet de l'oncle; elle s'en applaudissait; ses petites

craintes étaient dissipées, quand la calèche arrêta à la porte de la cour.

Charles toussait, crachait, criait après le postillon, après le cocher, pour avertir à l'intérieur de l'approche de l'ennemi. La pauvre Sophie regagna précipitamment la ferme, avec un battement de cœur extraordinaire; elle dit en passant, à l'ami Georges qu'elle ne se trouvait pas bien, ce qui était vrai; qu'elle ne souperait pas, et elle n'en avait pas besoin. Pendant que ce bon Georges, alarmé, attentif, lui fait dix questions de suite, auxquelles il ne lui donne pas le temps de répondre, elle le pousse doucement de la main, et s'enferme chez elle. Elle se déshabille, elle se couche en répétant: ah! cher, trop cher ami, que de peines nous nous nous préparons!

Charles présente la main à son oncle; il lui aide à descendre de voi-

ture ; il le conduit à la maison, et à chaque pas il tremble de rencontrer mademoiselle d'Araneey.

M. Botte salue Edmond, comme s'il le connaissait depuis vingt ans ; et s'assied sans plus de cérémonie. Ses gens vident la voiture, et chargent des provisions choisies qu'on y a mises, la table de noyer que vous connaissez. Horeau, qui a dormi assez, et qui n'a rien à dire, arrange le couvert ; Charles sort, rentre, sort encore, promène partout un œil inquiet, ne voit pas la charmante fille, et ne désespère point de se tirer de ce mauvais pas. Edmond et Georges, étonnés de ce qui se passe chez eux, fixent M. Botte, et attendent l'explication d'une installation aussi extraordinaire.

Le cher oncle prend enfin la parole : « Vous paraissez surpris, brave homme, de la manière dont je me

présente chez vous. — J'en conviens, Monsieur. — C'est ainsi que j'en use avec le petit nombre de ceux que j'estime. Touchez-là ; des gens comme nous sont amis avant de se connaître, et s'aiment davantage quand ils se sont parlé. — Monsieur, vous me faites trop d'honneur. — Vous ne savez ce que vous dites. Je ne puis vous honorer ; mais je m'honore, moi, en vous rendant justice. — Par où, monsieur, avons-nous mérité... — Ce jeune homme, mon neveu, m'a raconté ce que vous avez fait pour votre ancien seigneur. — Et c'est là, monsieur, ce qui m'attire ces marques d'estime ? Vous n'en eussiez donc pas fait autant à ma place ? — Si parbleu, je l'aurais fait. — Ma conduite n'a donc rien qui doive vous étonner. — Vous avez raison, brave homme ; mais les beaux traits sont si rares ! — Moi, mon-

sieur, je les crois communs. — Parce que vous jugez les autres d'après vous. — D'après qui les jugez-vous donc, monsieur ? — D'après l'expérience. — Je vous plains d'en avoir tant. — Je vous félicite de n'en point avoir. »

Ces réponses du père Edmond avaient fait à M. Botte un plaisir singulier. Il serrait en silence les mains du vieillard ; il le regardait avec attendrissement. « Parbleu, s'écria-t-il tout d'un coup, si j'en avais cru ces messieurs, je serais retourné chez moi, et je m'applaudis d'avoir opiniâtrement voulu vous connaître ; mais vous avez des chemins de tous les diables, et entre amis on doit partager les corvées ; il faut me promettre, M. Edmond, que vous viendrez me voir à votre tour. — Moi, monsieur, avec cet habit grossier.... — Que m'importent les habits, c'est l'homme qu'il me faut. — Mais,

Monsieur... — Mais, Monsieur, vous dînerez, avec votre habit de gros drap, dans mes appartemens dorés, et vous coucherez sous mes rideaux de damas. — Et les gens du bel air que vous recevez chez vous? — Je vous marquerai des égards, et les hommes sont toujours de l'avis de celui dont ils mangent la soupe. — Je sais mener une ferme, monsieur; vous êtes fait pour conduire un château, restons chacun à la place où la providence nous a mis. — Oh, le drôle de corps! c'est votre dernier mot! — Absolument. — Hé bien, n'en parlons plus. Horeau, le bon homme pourrait bien avoir raison, et il est plus philosophe qu'il ne se l'imagine: on ne descend jamais que pour avoir voulu monter trop haut. »

Il fallait que M. Botte fût de bien bonne humeur pour se rendre aussi facilement; mais, dans quelque mo-

ment qu'on le prît, il n'était pas homme à rien céder, sans obtenir d'amples dédommagemens; il proposa ses conditions qui, après quelques observations, furent acceptées par le papa Edmond.

1°. D'abord que lui, M. Botte, viendrait, quand bon lui semblerait, respirer à la ferme un air patriarchal: ce sont ses expressions. Cet article passa sans difficulté.

2°. Qu'il lui serait permis d'apporter son dîner. Accordé, à condition que le dîner du vieillard sera joint au sien.

3°. Que les bouteilles de vieux Beaune et Bordeaux qui demeureront intactes, resteront à la ferme, attendu que le vin vieux est le lait de la vieillesse. Le présent article refusé net.

Et par amendement: Comme le père Edmond n'est pas fait pour rece-

voir de cadeaux, il lui sera loisible de donner aux gens de M. Botte autant de pintes de son crû, qu'il en recevra de Saint-Emillon, ou de Côte-Rôtie. Accepté par le bon homme, mais avec une répugnance marquée.

Enfin, pour prévenir tous retards et accidens, des journaliers rempliront une trentaine de trous qui rendent la route impraticable, et, ce, aux frais de M. Botte.

A cette dernière proposition, le vieillard serra à son tour la main du cher oncle, parce que, disait-il, le bien qui en résulterait serait commun à tous les habitans du canton.

Ce petit traité, arrêté et juré, M. Botte cria d'une voix de Stentor : à table, à table. Il plaça Edmond à sa droite, et il fit asseoir à sa gauche M. Georges, dont il loua la figure, le maintien décent, et qu'il engagea à suivre la profession de son père,

et à l'honorer comme lui. S'il eût connu Georges, il ne lui eût rien recommandé.

Horeau, pour qui une conversation sentimentale n'avait rien de restaurant, et qui mourait de faim, brisa, avec le manche de son couteau, la croûte d'un excellent pâté : M. Botte s'était mis en devoir de découper une daube à la gelée transparente, quand il s'aperçut enfin que son neveu n'était pas là. A peine en a-t-il fait l'observation, que Georges est levé, et qu'il se met à parcourir tous les recoins. Il trouve notre pauvre Charles, l'oreille fixée au trou de la serrure de la porte de mademoiselle d'Arancey, qui l'entendait agiter la clef, qui ne savait pas que ce fût lui, et qui retenait son haleine. Georges le prend très-poliment par la main, et le tirant après lui, il le fait entrer dans la salle, et le jette

sur sa chaise, en lui faisant une profonde révérence.

On avait avalé les premiers morceaux ; on avait bu quelques coups. Le bon cœur de M. Botte se dilatait ; il disait des duretés à tout le monde, mais il les disait avec une gaîté originale, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours. Le bon homme Edmond se faisait à son ton, qu'il commençait à trouver drôle, et de temps en temps il riait de tout son cœur.... Tout à coup il joint ses mains avec force, et se levant : « Ah ! mon Dieu, Georges, qu'avons nous fait ? — Qu'est-ce donc, mon père ? — Nous voilà à table, mon garçon, et notre demoiselle qu'on n'a pas avertie !... — Je ne l'avais pas oubliée, mon père ; mais elle n'a pas voulu souper, et elle s'est couchée. — Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle ? demanda M. Botte à Charles, et il avait un air

sévère ! ! ! Charles rougit, pâlit, baissa les yeux, et ne répondit rien.

M. Botte se tourna du côté d'Edmond ; et répéta son interrogation. Le bon homme raconta simplement et avec un air modeste, ce qu'il avait fait pour mademoiselle d'Arancey. M. Botte lui jeta les bras au cou, et le tint long-temps embrassé. Il regarda ensuite son neveu, mais d'un œil . . . ah ! quel œil ! Charles tremblait, et Horeau disait, à part lui, en mâchant sa croûte de pâté, il y a quelque chose, il y a quelque chose.

M. Botte n'articula plus un son jusqu'à la fin du souper. Ses regards tombaient continuellement sur Charles ; il fronçait ses sourcils gris-noirs ; ses joues étaient enluminées et son front menaçant : le malheureux jeune homme se sentait prêt à défaillir. « On ne m'attendrit pas avec des grimaces, Monsieur, lui dit le cher oncle en se

levant de table. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de mademoiselle d'Arancey, que vous connaissez depuis un an ? — Mon oncle... c'est que.. — Pas de réponse évasive, s'il vous plaît : parlez, répondez net ; vous voyez bien que je ne suis pas en colère. Pourquoi, Monsieur, ne m'avez-vous rien dit de mademoiselle d'Arancey ? — Je sais, mon oncle, que vous n'aimez pas le père, et j'ai craint de vous déplaire en vous parlant de sa fille. — Vous deviez bien plus craindre, Monsieur, de me déplaire en la voyant. Je crois, Monsieur, reprit Georges, qu'il n'est personne qui ne doive se féliciter de la connaître — Ceci, M. Georges, est entre mon neveu et moi, et ne regarde que nous ; souvenez-vous en, s'il vous plaît. Charles, ordonnez qu'on mette les chevaux.

« Hé, Monsieur, dit le père

Edmond, où voulez-vous aller à cette heure ? — Chez moi. — Vous verserez dix fois en route. — C'est le pis-aller. — J'ai fait préparer pour vous et pour Monsieur votre ami, mon lit et celui de Georges. — Raison de plus pour que je parte. — Mais, Monsieur.... — Mais, Monsieur, je ne suis pas ici prisonnier, je l'espère. — Voilà donc comment vous traitez ceux que vous estimez, que vous aimiez avant de les connaître, que vous deviez aimer davantage après les avoir connus ? et une larme tomba des yeux du père Edmond. M. Botte la vit cette larme.... Je reste, digne vieillard, je reste ; mais vous garderez votre lit, je le veux, je l'ordonne. Je m'arrangerai avec Horeau de celui de votre fils. — Vous serez mal, Monsieur. — Hé, vous m'excédez à la fin. Je serais bien plus mal encore, si vous n'étiez pas bien.»

Il prend un flambeau, il sort sans ajouter un mot; il marche, guidé par la grosse Marguerite, et Horeau le suit en bâillant. Georges reprend la main de Charles, il le conduit à la grange où il s'enferme avec lui; il met la clef dans sa poche; il se jette sur un tas de gerbes, et il laisse notre jeune homme s'arranger comme il pourra.

Quelle nuit il passa le malheureux! Si du moins il avait eu son Guillaume près de lui! mais c'est Georges qui ronfle à ses côtés: il faut souffrir et se taire.

Messieurs Botte et Horeau avaient l'esprit fort tranquille et le corps très-agité. « Quel lit, disait Horeau! — Plaignez-vous, je vous le conseille, quand le fils unique est couché sur la paille. — On jurerait que ces matelas sont faits avec des noyaux de pêches. — Que vouliez-vous

qu'on fît que vous donner ce qu'on a de mieux. — Hé, que pouvait-on nous donner de pis ? je ne fermerai pas l'œil. — C'est bien dommage. — Vous ne dormirez pas plus que moi. — J'ai pris mon parti, tâchez de prendre le vôtre. Bonsoir, M. Horeau. — Bonsoir donc.

Le lit était dur, très-dur, et il était étroit ; et il donnait au-dessus des bergeries ; et le plancher était à claires-voies ; et les agneaux bêlaient en tétant leurs mères qu'ils n'avaient pas vues de la journée ; et des insectes très-actifs sautaient de la bergerie aux solives, et des solives au lit : Horeau restait immobile et droit comme une planche, de peur de gêner M. Botte ; M. Botte frétillait comme une anguille, et disait, en grommelant, le bon homme avait bien affaire de pleurer ; je serais maintenant dans ma calèche ; où je dor-

mirais d'un bon somme : dors-tu, Horeau ? — Hé ! qui diable dormirait ici ? — Puisque vous ne dormez pas, il faut que je vous communique une idée qui me passe par la tête. — Qu'est-ce que c'est, voyons ? — Est-il bien sûr que madame Duport soit vraiment celle chez qui Charles va dîner si souvent ? — Ma foi, je n'en sais rien. — cette demoiselle d'Arancey, qu'il connaît depuis un an, et dont il ne m'a rien dit, ne serait-elle pas cette dame que le drôle considère tant ? — Cela peut être..... ahie, ahie, ahie ! — Qu'avez-vous donc ? — Cinq cents épingles m'entrent à la fois dans le corps. Quels sont donc ces animaux voraces que j'enlève à la douzaine de dessus ma poitrine ? — Les mêmes sans doute que j'écrase à coups de poings sur mon estomac, sur mes bras, sur mes cuisses. — Et pas de lumière. —

Tant mieux, c'est bien assez de sentir. Je vais me jeter tout nu dans cette source qui est là bas en entrant. — Certes, je ne le souffrirai point. — Bah! — Je vous laisserai courir après une pleurésie, une paralysie, n'est-ce pas? et puis il n'est pas défendu de penser un peu à soi : la totalité de ces cruelles bêtes s'acharnera sur moi seul quand vous n'y serez plus. Je gagne moitié à vous avoir à mes côtés, et corbleu, vous y resterez. — Mon ami, ayez pitié de moi, je souffre le martyre. — Paix donc, Monsieur, vous n'avez pas de caractère. — Hé bien, je l'avoue, mais laissez-moi sortir. — Que diriez-vous si vous étiez dans la position d'un Saint Laurent, d'un Guatimozin. — J'y resterais, parce que je ne pourrais faire autrement; mais rien ne m'oblige à rester ici, et je m'en vais. »

En effet, Horeau roule son ami dans la couverture et dans les draps ; il lui jette sur le corps les oreillers, le traversin et leurs habits communs ; il ouvre la porte, et il trouve l'escalier. M. Botte se dépêtre le plus promptement possible de ses entraves, et il suit Horeau en lui disant à demi-voix, par égard pour le sommeil d'Emond : « Le froid va te saisir, tu en mourras, malheureux. »

Horeau n'entend rien ; il veut noyer tous ses ennemis à la fois. Il marche toujours, et il entend M. Botte sur ses talons. Il se hâte, il arrive dans la cour au petit trot, et il s'oriente vers la source par la ligne droite, qui est la plus courte en mathématiques, comme d'après la raison. Il disparaît tout à coup, et M. Botte, qui s'est mis aussi au petit trot, disparaît presqu'en même temps. Ils sont tombés tous les deux, d'un petit mur au

niveau du sol, dans la marre, dont l'eau verdâtre ne réfléchit aucune lumière, et les voilà dans la fange jusqu'aux hanches

« Ah, mon Dieu, dit Horeau, nous voilà noyés. — Hé, non, poltron, puisque tu parles. — Si cela n'est pas fait, cela ne tardera point — J'ai bien autre chose qui m'inquiète. — Moi, je ne vois rien de plus inquiétant. — Si mon coquin de neveu nous trouvait là l'un et l'autre ? — Hé bien, il nous en tirerait — Et les ris, et les réflexions malignes, et ma dignité compromise ; car enfin, je n'ai pas l'air d'un oncle dans l'état où me voilà..... Vous aviez bien affaire, monsieur, de vouloir vous lever. — Et vous, monsieur, de vouloir me suivre. — Allons, pas de jérémiades ; tâchons de nous tirer de là. — Hé bien, aidez-moi un peu. — Hé, je suis pris comme dans de la poix. —

C'est sûrement de la terre-glaise, mon ami. — C'est le diable, si tu veux, mais il faut en sortir.»

Ils firent de longs efforts qui n'aboutirent qu'à enfoncer davantage deux corps des plus solides. Monsieur Botte, qui jamais n'avait connu d'obstacles, entra vraiment en fureur; Horeau, à qui la frayeur faisait perdre la tête, criait aussi haut que son ami. Charles, qui ne dormait pas, reconnut l'organe rauque de son oncle. Il poussa rudement Georges; et lui demanda la clef de la grange; Georges, qui croyait avoir de bonnes raisons pour la garder, la refuse net. Charles s'échauffe; Georges se possède, mais il persiste dans son refus. Querelle dans la grange, querelle dans la marre.

Marguerite battait le beurre pour le marché du lendemain. Elle prête l'oreille, elle sort portant en avant

sa lampe, et faisant *réverbère* d'une main. Le bruit confus de voix la conduit vers la marre ; elle s'approche, elle regarde..... Elle pose sa lampe à terre, et se serrant les côtes de ses deux bras, elle éclate de rire au nez de l'irascible M. Botte.

M. Botte tourne alors toute sa colère sur Marguerite. Il la querelle plus vivement que jamais, et Marguerite, en riant toujours, disait à mots entrecoupés ; « Je vous demande pardon.. monsieur ; mais c'est que vous êtes si drôle ! ! ! »

Mademoiselle d'Arancey avait aussi ses raisons pour ne pas dormir. Ne sachant que penser de certains gros jurons qu'interrompaient des ris immodérés, elle saute de son lit, passe une robe, et va réveiller le père Edmond. Le père Edmond passe sa culotte, descend, voit de quoi il est question, fait la morale à Marguerite, et la lui

fait longuement, bien que M. Botte l'interrompît à chaque mot pour lui dire : « M. Edmond, tirez-nous d'abord d'ici. »

Lorsque M. Edmond eut méthodiquement prouvé à sa servante qu'elle avait manqué aux lois de l'hospitalité, en lui répétant ce qu'il avait retenu d'un sermon de son curé, dont les auditeurs n'étaient pas dans une marre, il fut frapper à la porte de la grange, et il parla en père qui veut être obéi. Georges ouvrit, sans répliquer; Charles sortit avec lui. Ils sautèrent tous les deux dans l'eau, et commencèrent par mettre les deux infortunés à califourchon sur deux futailles vides. Ils les poussaient vers le talus pavé par où descendait le bétail pour s'abreuver, et ils riaient l'un et l'autre, bien que fortement préoccupés; mais il était difficile de ne pas rire.

Ces deux Messieurs, en sortant de la marre, ressemblaient au fleuve Scamandre. Nus comme lui, crottés comme lui, grognant comme lui, il ne leur manquait, pour que la ressemblance fût parfaite, que l'élégance vigoureuse des formes et la couronne de roseaux.

« Riez, monsieur, riez, disait M. Botte à son neveu, en traversant la cour. Il est plaisant, sans doute, de me voir dans cet état grotesque; mais apprenez que je ne me suis *englaisé* ainsi que pour avoir voulu empêcher un fou de prendre un bain glacial à minuit. — Le motif est très-louable, mon oncle. — Il l'est, sans doute, et de quelque manière que je me présente devant vous, apprenez, monsieur, que j'ai toujours droit à vos respects. »

Charles suivit dans un profond silence son oncle et son ami, qu'on

éclairait de manière à ce qu'ils pussent ramasser un petit écu. Le père Edmond les consolait très-sérieusement d'une disgrace comique, et parlait toujours, quoique M. Botte lui répétât : « C'est bon, c'est bon, en voilà assez : de l'eau chaude et une chemise. »

Mademoiselle d'Arancey les croyait tous partis. Elle restait tranquillement à sa fenêtre, parce qu'elle croyait voir deux hommes en pantalons jaunes, et qu'elle était bien aise de savoir ce que tout cela signifiait. La lampe de Marguerite et les reparties de l'oncle l'instruisirent, la troublèrent, et la modestie lui donna cette fois un prétexte tout naturel pour se renfermer. Elle rentra chez elle en se demandant pourquoi ces messieurs étaient au milieu de la marre, au lieu de dormir dans leur lit ; et ne pouvant résoudre une question, qui

au fond l'intéressait peu, elle se recoucha en pensant à Charles, toujours à Charles, rien qu'à Charles, et elle répétait de temps en temps : « Ah, mon ami, que de peines nous nous préparons!

Edmond avait conduit les deux amis dans sa salle où il avait allumé du feu; Marguerite apporte un grand chaudron, dans lequel chauffait l'eau destinée à laver les ustensiles de la laiterie; Georges arrive avec l'éponge de ses chevaux; il aide à M. Botte à emjamber lès bords du chaudron; il commence à éponger vigoureusement, et son vieux père de retourner toute son armoire de noyer pour trouver ses deux chemises fines, celles où il y a des manchettes festonnées, celles enfin qu'il mettait pour tourner le dimanche les feuillets du missel, lorsqu'il était marguillier et qu'il chantait au lutrin.

M. Botte souffrait impatiemment une opération nécessaire. Il regardait son neveu en grondant, en hochant la tête, et le jeune homme, qui depuis un quart-d'heure n'osait plus ni rire, ni parler, ne put s'empêcher de lui dire : « Au moins, mon cher oncle, vous avouerez qu'ici il n'y a pas de ma faute. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est encore vous qui êtes cause de tout ceci. — Ah, par exemple, mon cher oncle..... — Si vous ne m'aviez pas fait un éloge emphatique de ce vieillard, je n'aurais pas été tenté de le connaître, et je ne serais pas debout dans le chaudron de Marguerite, obligé de me laisser éponger le derrière par Georges, qui ne devait jamais le voir. »

Pendant que ces messieurs, décrottés et passés dans des chemises blanches, attendent leurs habits, pendant que Marguerite les cherche,

Edmond entreprend de leur persuader que cette foule d'insectes n'est rien du tout, qu'il ne leur manque qu'un peu d'habitude ; il ajoute qu'il est indispensable que le plancher soit à claires-voies, pour que son fils entende ce qui se passe dans la bergerie et dans l'écurie, qui est contiguë. Il finit par offrir encore son propre lit, et M. Botte de s'écrier : « Plus de lit, morbleu, je n'en veux plus : ce sont mes culottes que je demande. »

Margueritte rentre, chargée des vêtemens de ces messieurs. Elle n'en avait trouvé qu'une partie dans la chambre ; le reste avait coulé à travers les ouvertures du plancher, était tombé dans la bergerie, avait été foulé aux pieds des brebis, et était arrangé comme vous l'imaginez sans peine. M. Botte retomba encore sur le pauvre Horeau. Il lui reprocha, dix fois de suite, et sans reprendre

haleine, sa manie des bains froids à minuit, et enfin il observa, avec beaucoup de sagacité, que ces habits étant hors d'état de servir, il fallait en envoyer chercher d'autres à son château.

Cette observation guérit radicalement Charles de ses envies de rire. Il jugeait d'apres le temps nécessaire pour aller et revenir, qu'on dînerait au moins le lendemain à la ferme, et que sa tendre Sophie, qu'il plaignait avec raison, n'était pas encore sortie de sa pénible situation. Il fallut pourtant obéir au cher oncle; aller dénicher, dans un grenier à foin, le postillon, que les insectes laissaient fort tranquille, et qui dormait très-profondément; le faire monter à cheval; lui enjoindre d'aller ventre-à-terre, au risque de se rompre le cou, et de ramener un valet de chambre et une malle garnie.

Le papa Edmond, dans son imperturbable patience, retournait encore son armoire de noyer. Il en tire, et il présente à M. Botte l'habit de drap d'Elbeuf marron, la veste de basin brodé, et la culotte de velours d'Utrecht noir : c'est ce qu'il a de plus beau. Il offre à M. Horeau le gilet et les guêtres de coutil, la belouse bleue au tour-de-col brodé de rouge : c'est ce qu'il a de plus propre.

Il n'y avait qu'à choisir, de passer le reste de la nuit en chemise, ou de se servir de ce qui se trouvait. Ces messieurs firent ce que nous aurions tous fait à leur place, et ils ne se seraient pas mieux déguisés pour aller au bal de l'Opéra : ils étaient à faire mourir de rire. Georges n'y tint pas, et ce fut à lui cette fois que s'en prit M. Botte : » Hé, morbleu, monsieur, au lieu de rire comme un nigaud, comblez-moi ce trou qui ne sert à

rien, et apprenez que quand on a une excellente source dans un coin de sa cour, on ne creuse pas une marre dégoûtante au milieu. » Il prend Horeau par un bras, il pousse son neveu par les épaules, et marche droit à la grange. Georges va reprendre son lit, Charles se remet dans son coin ; l'oncle et son ami s'arrangent sur la paille fraîche, et M. Botte disait à Horeau, en bâillant de toute la latitude de sa mâchoire : « Je suis fort aise que la demoiselle ne nous ait pas vus. La considération dépend du premier coup d'œil ; nous voilà fagottés de manière à n'être pas très-considérés, et je prévois que demain j'aurai un grand rôle à jouer ici. — Mais demain, mon ami, nous ne resterons pas dans la paille jusqu'à midi, peut-être, que le postillon reviendra. — Avec quel sang-froid il me dit cela ! — Que gagnez-vous à

vous fâcher ? nous n'en sommes pas moins aussi ridicules l'un que l'autre. — Hé, vous devriez l'être seul, Monsieur, vous qui avez commis la faute, et qui n'avez pas à faire l'oncle. » Ici les bâillemens redoublent, les paupières s'appesantissent, se ferment, et le silence règne dans la grange comme dans le reste de la maison.

Il était grand jour lorsque ces Messieurs se réveillèrent. Charles était sorti dès l'aurore ; il avait cherché, trouvé et saisi l'occasion de glisser quelques mots à mademoiselle d'Arancey. « Ils sont encore ici, ma Sophie. — Hé, je le sais bien, mon ami. — Ils y passeront une partie de la journée. — Ah, mon Dieu ! — Qu'allez-vous faire ? — Je m'enfuis. » Georges parut, et on n'osa pas en dire davantage. Sophie sortit en disant au jeune paysan qu'elle passerait

encore cette journée chez Claudine, qui l'aimait tant, et dont l'enfant était si mal. Georges approuva beaucoup sa demoiselle ; il était fort aise de la voir sortir, par la raison que Charles était là.

Le déjeuner était servi, M. Botte avait faim. Il fallut qu'il se décidât à paraître en marguillier devant mademoiselle d'Arancey, au hasard de compromettre ses droits à la considération. Il arrangea de son mieux ses basques et ses grands paremens; il inclina son bonnet de coton sur une oreille ; il mit une main dans une poche de la veste, dont il ne put trouver le fond ; il carressa de l'autre le jabot festonné, et il entra d'un air assez libre dans la salle, où il fut fort aise de ne pas trouver la jeune demoiselle. Il en demanda des nouvelles, assez poliment pour lui : on lui répondit qu'elle ne rentrerait pas de la journée

Il sourit d'un rire plein d'amertume ; il boit, il mange, il se lève et dit à Edmond qu'il sera bien aise de voir les portraits de la famille d'Arancey. Edmond ne le fait pas répéter ; il prend son bâton, Horeau le suit ; M. Botte ordonne à son neveu de l'accompagner, et on s'achemine vers le château.

Notre oncle avait toujours présent à l'esprit la description que son neveu lui avait faite du délabrement du manoir du marquis d'Arancey, et il trouve tout réparé, tout en état, tout en ordre, tout de la plus grande propreté. Il oublie les portraits de famille, et revenant à ses premières idées, il demande sèchement à Edmond qui a fourni aux dépenses des réparations. « Monsieur, c'est votre neveu. — Où avez-vous pris cet argent-là, Monsieur ? — Mon oncle.. je... j'ai... — Ces réparations étaient-

elles faites quand vous avez emprunté certains mille écus ?... — Non mon oncle. — Vous avez donc emprunté de nouveau ? — Non, mon oncle.— Où diable avez-vous donc pris cet argent ? — Mon oncle... j'avais... j'ai tiré parti... — Et de quoi, ventrebleu; parlez donc. — Des bijoux, mon cher oncle... — Que je vous avais donnés? — Oui, mon oncle. — Ah, vous vendez les bijoux que je vous donne, vous les vendez quand j'ai tout fait pour exciter votre confiance; et pourquoi les vendez-vous ? pour faire restaurer un château qui ne sert à personne. — Mais, monsieur, votre neveu espère bien que mademoiselle d'Arancey l'habitera un jour. — Il a dit cela, père Edmond ? — Il a dit cela, Monsieur. — Venez, brave homme, faisons un tour de jardin ensemble. Votre générosité est furieusement suspecte, Monsieur mon

neveu. Restez là, Monsieur, restez avec Horeau. — Permettez, mon oncle, que je vous accompagne. — Je vous le défends. Restez-là, vous dis-je, et que je vous y retrouve à mon retour. »

Charles se doute bien qu'Edmond va subir un interrogatoire dans les formes. Edmond est incapable d'un mensonge, et ne soupçonnant pas l'intimité de Charles et de Sophie, il donnera sans doute dans tous les pièges qu'on va lui tendre. Ces réflexions désespérantes avaient troublé notre jeune homme à un point... Il était dans un désordre tel, qu'il ne pouvait échapper à Horeau, qui ne se mêlait pas de deviner. Il s'approcha de Charles, le questionna d'un ton si carressant, il le pressa avec tant d'amitié, il lui marqua tant d'intérêt, que le malheureux jeune homme hasarda de lui confier ce que sans doute

il eût appris de son oncle une heure plus tard, et comme il n'est pas défendu d'user d'un peu d'adresse, il se fit un mérite d'une confidence qui devait lui assurer un protecteur. Laissons Charles soupirer, raconter, supplier, et suivons Edmond et M. Botte.

M. Botte s'était persuadé que pour avoir l'air d'un homme de poids, en dépit de son accoutrement, il fallait qu'il se possédât et qu'il prît ce ton de dignité froide qui fait distinguer l'homme de ses habits. Ah, pourquoi, dira le lecteur, M. Botte ne s'habille-t-il pas toujours en marguillier? Hé, qu'y gagnerions-nous? un homme du caractère de notre oncle ne peut se contraindre qu'un moment, comme certain abbé qui fait la grimace quand il est obligé de dire du bien, et surtout de Voltaire.

Les voilà dans le jardin; M. Botte tousse, crache, en regardant Ed-

mond ; une ame pure brille dans les yeux sereins du vieillard, et notre oncle ne doute pas que la vérité jaillisse de sa bouche.

« M. Edmond, mon neveu vient-il souvent ici ? — Mais, Monsieur, deux ou trois fois la semaine à peu près. — Mademoiselle d'Arancey est Madame Duport, que le drôle considère tant ; je m'en étais douté. — Madame Duport, monsieur ? — Est-ce bien vous que mon neveu vient voir ? — Il le dit, monsieur. — Et vous le croyez ? — Mais oui, monsieur. — Vous n'y êtes pas, brave homme, vous n'y êtes pas. Qui est-ce qui reçoit ses visites ? — C'est moi quand je suis au logis. — Et le plus souvent vous êtes aux champs avec votre fils ? — Oui, monsieur. — Et alors c'est mademoiselle d'Arancey qui fait les honneurs de chez vous ? — Oui, monsieur. — Diable, diable!

Et pourquoi souffrez-vous, monsieur, qu'un homme de vingt-un ans vienne chez vous trois fois la semaine? — Il m'a rendu de grand services, monsieur, et je le reçois comme un bienfaiteur. — Ces bienfaiteurs-là sont dangereux, M. Edmond.

« Dites-moi un peu, bon vieillard... — Monsieur? — Mademoiselle d'Arancey a-t-elle l'habitude d'aller passer les journées chez cette dame Claudine? — C'est la première fois que cela arrive, monsieur. — Ah, elle ne s'absentait jamais avant que j'arrivasse chez vous. — Jamais, monsieur. — Il y a connivence: diable, diable!

» Quel âge a Mademoiselle d'Arancey? — Bientôt dix-sept ans. — Elle est jolie? — Oh, monsieur, il n'est pas possible de l'être davantage. — Tant pis. Est-elle sage? — Je ne lui connais que des vertus. — Tant

pis. A-t-elle de l'esprit ? — Je ne m'y connais pas trop. — Hé, monsieur, vous vous y connaissez comme un autre. Tous les hommes sont à peu près susceptibles des mêmes idées ; leur différence essentielle est dans la manière de les rendre, et si vous êtes incapable de bien dire, vous ne l'êtes pas de bien entendre. Trouvez-vous du plaisir dans la conversation de mademoiselle d'Arancey ? — Oh, beaucoup, monsieur. — Tant pis. Est-elle aimée dans le village ? — Aimée, considérée, respectée. — Tant pis, morbleu, tant pis. — Hé, monsieur, nous serions tous bien fâchés qu'elle fût autrement ; pourquoi vos *tant pis*, s'il vous plaît ? — Cela me regarde, père Edmond.» et M. Botte se gratte l'oreille, et il frotte ses joues rubicondes et dodues.

« Vous parle-t-elle quelquefois de Charles ? — Jamais, monsieur.

— Tant pis. Ecoute-t-elle quand vous en parlez ? — Oh, très-attentivement. — Tant pis, ventrebleu, tant pis. — En vérité, monsieur, je ne vous conçois pas. — Connivence, connivence: parlons d'autre chose.

« Combien vous ont coûté la ferme et le château ? — Soixante-et dix mille francs. — Combien croyez-vous avoir réellement payé ? — Quinze mille livres environ. — Combien un fermier peut-il payer de redevance ici en faisant ses petites affaires? — Mais, monsieur, de quatre à cinq mille francs. — Vous avez fait là un bon marché, père Edmond ; mais vous vous êtes gêné. — Beaucoup, monsieur, et sans votre neveu.... — Ce n'est pas de mon neveu que je vous parle.

« Vous êtes, dit-on, dans l'intention de rendre ce bien au marquis

d'Arancey ? — Oui, si Dieu nous l'a conservé. — Il était dur votre seigneur. — Un peu, monsieur. — Beaucoup. Orgueilleux. — On le dit. — Je le sais. Empruntant de toutes mains... — Oh, monsieur, toutes ses dettes ont été payées sur le produit de la vente de ses biens. — Tant mieux, s'il revient, il n'aura à rougir que de sa pauvreté, et il en rougira ; ces petits grands seigneurs sont si sots ! En avez-vous des nouvelles ? — Non, monsieur.

« M. Edmond, je n'aime pas les d'Arancey ; mais votre excellent cœur mérite un bon conseil, et je vais vous le donner : vous faites votre opération tout de travers. — Comment cela, monsieur ? — Le marquis est mort civilement. Vous ne pouvez rien lui donner, ni lui par conséquent à sa fille. — Mais nous donnerons à notre demoiselle.

— Quand ? — Quand elle se mariera, monsieur. — Et si vous mourez avant ? — Mon fils pense comme moi. — Et s'il meurt aussi ? — Ah, mon Dieu, monsieur, quelle idée vous vient là ? — Avez-vous un notaire dans le village ? — Oui, monsieur. — Qu'il dresse sans délai un acte par lequel vous ferez une donation absolue à mademoiselle d'Arancey, sous la condition que vous jouirez gratuitement de la ferme pendant six ans, pour vous remplir des quinze mille francs et des intérêts que la demoiselle reconnaîtra vous devoir, et dont elle sera quitte, si votre fils et vous mourez dans l'intervalle. Au moins vos héritiers ne la forceront point à revendre son bien, et d'après ce que vous m'avez dit d'elle, elle les paiera peu à peu, et elle aura du pain à donner à son père, s'il en a encore besoin. — Ah !

monsieur, que je vous ai d'obligation ! jamais ces bonnes pensées ne me seraient venues : que je vous ai d'obligation ! — Je demande une récompense, M. Edmond. — Hé, monsieur, que puis-je pour vous ? — Défendre l'entrée de votre maison à mon neveu. — Ah ! monsieur, cela serait d'un dur !... — Vous le devez à la réputation de mademoiselle d'Arancey. — Quoi, vous croyez ?.... — Oui, monsieur, oui, je crois qu'une fille de dix-sept ans ne doit pas recevoir un jeune homme, lorsque ceux qui veillent sur elle sont aux champs. Rentrons, brave homme. »

Ils rentrèrent. Charles tremblant, n'osait fixer son oncle, Horeau cherchait sur le front de son ami ce qui se passait dans ce cœur si irascible et si bon. M. Botte ne les regarda ni l'un ni l'autre, ne leur dit pas un mot, traversa les appartemens, sor-

lit du château, marcha aussi vite que le permettait son gros ventre, et laissa bien loin derrière lui le père Edmond, qui faisait tous ses efforts pour le suivre.

Le cher oncle n'était pas d'un caractère à s'occuper d'autre chose que de l'idée du moment. Animé par ce qu'il a dit, plein de ce qu'il veut dire encore, il oublie ses grands paremens et sa longue veste, et son bonnet de coton; il s'approche du premier enfant qui se trouve sur son passage, et il demande la demeure de dame Claudine. La maison bien désignée, bien reconnue, M. Botte poursuit son chemin; il n'est plus qu'à trente pas de la chaumière.

Mademoiselle d'Arancey s'y croyait bien en sûreté : elle eût fui au bout du village, au village voisin, je ne sais où elle n'eût pas été, plutôt que de paraître devant cet oncle si ter-

rible. Loin de soupçonner que monsieur Botte pût faire un pas pour la trouver, elle attendait avec impatience le moment où il remonterait en voiture. Elle regardait à chaque instant si la porte charretière de la ferme s'ouvrirait à la fin. Elle reconnut l'habit des dimanches d'Edmond. Il l'avait sans doute mis pour faire honneur à ses hôtes ; la pauvre enfant le croyait ainsi, et sans y faire plus d'attention, elle retourna près de Claudine. Oh, si elle n'eût pas été trompée par le déguisement, s'il eût été possible de le prévoir, le toit, la cave, le puits; ..... qui sait jusqu'à quel point la frayeur domine la raison, et quel bonheur dans cette circonstance critique, que M. Horeau ait voulu se baigner à minuit.

M. Botte avait jugé, d'après ce que lui avait dit Edmond, que la jeune personne l'évitait, et il fondit comme

un hussard dans la maison. Mademoiselle d'Arancey croyait voir paraître le bon fermier, et elle ne sut que penser de l'habit de drap d'Elbeuf sur le corps d'un inconnu. Elle regarde M. Botte, M. Botte la regarde à son tour, l'examine de la tête aux pieds, et j'ai su de Claudine qu'un sourire involontaire agita ses lèvres, qu'il mordit aussitôt.

« Vous ne me connaissez pas, mademoiselle ? — Non, monsieur. — Je m'appelle Botte, je suis l'oncle.... Hé, mon dieu, qu'avez-vous donc ?... Vite, la bonne, secourez-la..... coupez ces cordons..... du vinaigre aux tempes..... allons donc, vous n'agissez pas. » Mademoiselle d'Arancey était tombée sans connaissance dans les bras de Claudine.

Monsieur Botte, toujours bouillant, administre lui-même les secours, et quand le fichu ou le corset

trahissait les secrets de l'innocence, il disait à Claudine : « L'empressement d'un homme de mon âge ne peut paraître suspect. Coupons ce cordon-ci, encore celui-là..... c'est du satin que cette peau !..... Voyons donc le vinaigre. »

Sophie, en revenant à elle, vit M. Botte à genoux, suant à grosses gouttes, et versant du vinaigre à flots : elle crut démêler un air d'intérêt dans les yeux qu'elle redoutait tant ; elle se remit, et honteuse d'une faiblesse, qui ne pouvait la mener à rien, elle résolut d'opposer une fermeté modeste à un orage inévitable.

« Elle revient, Claudine, elle revient. Ses yeux se r'ouvrent, ses joues se colorent, ses lèvres s'agitent, elle va nous parler. Vous me craignez donc beaucoup, mademoiselle ? — Oh, beaucoup, monsieur. — Et pourquoi me craignez-vous, si vous ne

vous reprochez rien ? — Je ne crois pas, monsieur, avoir de reproches à me faire. — Je suis donc un homme grossier, brutal, extravagant. — Je ne dis pas cela, monsieur. — Vous le pensez ? — Non, monsieur. — Qui vous a donné de moi cette opinion ? — Personne, monsieur. — Pourqoi donc l'avez-vous ? — Mais je ne l'ai pas, monsieur. — Pourquoi donc tremblez-vous en me parlant ? — Ce ton, auquel je ne suis pas faite... — Ne vous met pas à votre aise, n'est-il pas vrai ? Hé bien, mademoiselle, expliquons-nous franchement ; vous pensez bien d'ailleurs que je suis venu ici pour quelque chose : mon neveu vous aime. — Je n'ai pu l'en empêcher, monsieur — Vous l'aimez ? — Monsieur..... — Vous l'aimez ? — Je ne puis pardonner qu'à son oncle cette manière de m'interroger. — C'est répondre cela, made-

moiselle. Vous vous aimez, j'en suis fâché ; mais ce n'est pas une raison pour abandoner vos foyers, pour vous évanouir à mon aspect, pour ne me parler qu'avec défiance ; prenez mon bras, Mademoiselle, et venez dîner chez vous. »

Il ne lui donna pas le temps de le prendre ce bras ; ce fut lui qui prit le bras de la timide Sophie ; il la tira de la chaumière, et fit tomber la conversation sur des choses indifférentes. Dès qu'il ne fut plus question d'amour, Sophie retrouva sa présence d'esprit ; elle répondit avec justesse, avec grace, et M. Botte ne marchait plus qu'au très-petit pas. Il s'arrêtait de temps en temps, il écoutait, et de temps en temps il avait l'adresse de tourner l'entretien sur un sujet nouveau. Mademoiselle d'Arancey se flattait qu'il prenait quelque plaisir à l'entendre ; cette persuasion faisait

gaître sa confiance, et la pureté des expressions, et les tours heureux, et la finesse des idées, tout était employé, bien innocemment, sans doute; M. Botte souriait quelquefois : c'était beaucoup.

Ils arrivèrent à la porte de la ferme. M. Botte s'arrêta, et fixant la jeune personne d'un air sévère : « Mademoiselle, qu'est-ce que la vertu ? — Je ne vois pas, monsieur, à propos de quoi..... — Je n'ai pas besoin d'à propos, mademoisIle. Qu'est-ce que la vertu ? — C'est, je crois, monsieur, la pratique exacte de ce qu'on doit aux autres et à soi. — N'oubliez donc jamais, mademoiselle, ce que vous devez à vous, à Edmond, à moi, et rappelez-vous sans cesse que dans votre position il n'est pas d'amour innocent. »

Charles parlait avec feu à Horeau dans un coin de la salle. On ouvre la

porte : c'est son oncle et mademoiselle d'Arancey. Charles est frappé de cette apparition ; mais sa tendre amie paraît calme, et il ose espérer. Il prend les mains de ce cher oncle, et il tombe à ses genoux. Que dira-t-il qui rende ce qu'il éprouve ? Ses regards supplians disent tout.

« Je n'aime pas les scènes dramatiques, monsieur, levez-vous. — Je vous prie de croire, monsieur, dit Sophie, que je n'approuve point cette démarche de votre neveu. — Si je vous en croyais capable, mademoiselle, je vous mépriserais ; et je ne vous répondrais pas. »

Le dîner ne fut pas gai. Tout le monde, excepté Edmond, était dans un état de contrainte, qu'on ne savait pas également dissimuler. M. Botte avait juré d'être impénétrable ; il le fut pour la première fois, et peut-être par ostentation. Mais Horeau

était ému, autant qu'il pouvait l'être ; mais Charles ne tenait pas sur sa chaise ; mais Sophie ne levait pas les yeux de peur de rencontrer ceux du bon ami, et de le regarder.... comme on regarde ce qu'on aime. M. Botte observait tout, et glaçait toutes les langues. Il y avait là un autre observateur qui n'était pas moins à craindre : c'était Georges, qui, ne sachant que penser de l'entretien particulier du cher oncle et de son père, de la visite rendue à mademoiselle d'Arancey, de la manière presqu'amicale dont on avait fait le trajet de la chaumière à la ferme, cherchait la vérité sur tous les visages. Il la trouvait sur celui de Charles, et ce visage ne lui disait rien qu'il ne sût déjà. Mais celui de monsieur Botte ne disait rien du tout, et c'était lui surtout que Georges eût voulu pénétrer. Il sent qu'il ne lui convenait pas de prendre la parole

où étaient son père et M. Botte; mais, en cédant au respect dans lequel on l'avait élevé pour la vieillesse, il ne put empêcher des soupirs, qu'il s'efforçait d'étouffer, de s'échapper avec violence.

Le retour du postillon termina le dîner le plus ennuyeux, et mit fin à l'embarras général. Ces messieurs sortirent pour prendre des habits à eux, et Charles, qui comptait bien profiter de leur absence, ne put trouver mademoiselle d'Arancey seule une minute, une seconde. Toujours Georges, l'opiniâtre Georges. Il la suivait partout; il désolait nos pauvres jeunes gens : ils avaient tant de choses à se dire !

Ils se plaignaient intérieurement de l'importunité de Georges, et ils vont se trouver bien plus malheureux encore : il fallait que la prophétie de mademoiselle d'Arancey s'ac-

complît dans toute son étendue. Monsieur Botte, en prenant congé d'Edmond, lui recommanda de ne pas oublier le notaire, et le pria de notifier de suite ses intentions à son neveu. Le bon vieillard ne savait comment s'y prendre pour dire quelque chose de désagréable, cela ne lui était peut-être arrivé de sa vie. Cependant il s'agissait de la réputation de sa demoiselle, et cette considération l'emporta sur sa répugnance. Il tira Charles à l'écart, et lui déclara, avec tous les ménagemens qu'il put imaginer, que l'entrée de la ferme lui était désormais interdite.

Charles ne se posséda plus. Il cria à l'injustice, à la tyrannie, il articula même le mot ingratitude. Georges, instruit par ces exclamations, respira avec plus de liberté. M. Botte, pour prévenir les scènes tragiques, qu'il n'aimait pas, ordonna à son neveu de

le suivre ; il glissa en passant un louis dans la main de la grosse Marguerite, il monta en voiture, et il partit.

Que devint la tendre Sophie à cette défense, aussi extraordinaire qu'inattendue ? Comment expliquer la conduite d'Edmond ? Elle ne se permit pas un murmure. Mais ne plus voir l'homme qu'elle chérissait uniquement, qu'elle aimerait toute sa vie ; cacher sa douleur, à Georges surtout, qui n'eût pas manqué de vouloir prouver combien cette interdiction était sage et nécessaire. . . . . Quelle situation ! elle avait prévu des obstacles, des peines : elle n'en était pas moins inconsolable.

Charles, de son côté, était au supplice. Il n'osait faire éclater son dépit dans la voiture, et les efforts qu'il faisait pour se contraindre, altérait visiblement tous ses traits.. « Vous ne voyez donc pas, mon ami, dans

quel état est votre neveu ? — Pardonnez-moi, Monsieur. — Ce jeune homme m'afflige. — Et moi aussi. — Et c'est là tout ce que vous voulez faire pour lui ? — Monsieur Horeau, vous allez me conseiller de l'éloigner à jamais de mademoiselle d'Arancey, afin que je les rapproche. — Vous m'aviez promis, mon ami, d'oublier ma petite ruse en faveur de votre jardinière. — Ne m'en faites donc pas souvenir. — Je ne vous conseille pas. — Et vous avez raison. — Mais vous me permettrez de vous observer.... — Je ne permets rien. — Que vous devez au moins des consolations... — A un homme de vingt-un ans. S'il a du caractère, qu'il s'en serve ; s'il n'en a pas, qu'il s'en fasse un. Brisons là, s'il vous plaît. »

Horeau leva les épaules, appuya sa tête dans l'encoignure de la calèche, s'endormit, et à force de détours dans

les terres, le cocher évita les ornières ; et on arriva au château sans accident.

CHAPITRE II.

Fuite, voyage.

MONSIEUR Horeau trouva en rentrant une lettre de sa femme. Elle se plaignait de ses longues absences, et elle remarquait que si on doit beaucoup à son ami, on doit plus encore à son épouse et à ses enfans. Horeau les aimait tendrement ; il n'était pas fâché de garder une exacte neutralité entre l'oncle et le neveu, et il annonça son départ pour le lendemain matin.

Charles employa sa nuit à remplir sept à huit feuilles de papier, qui furent remises à Guillaume, et comme

il lui restait mille choses à dire, il passa à écrire encore toutes les heures de la journée où il n'était pas obligé de paraître devant son oncle.. Il ne lui restait que cette consolation, et plus il en usait, plus il sentait qu'elle ne suffisait pas à un cœur dévoré d'amour et de chagrin.

M. Botte croyait avoir tout prévu ; mais les amans ont aussi leur Providence. Le cher oncle n'imaginait pas qu'un vieil orme fût l'entrepôt de la ci-devant si douce, et maintenant si triste correspondance : il l'eût fait abattre indubitablement. Guillaume revint avec la lettre, la très-longue lettre que Sophie avait écrite de son côté. Jamais son style n'avait eu ce feu brûlant, cet abandon. Tel est l'effet des obstacles inattendus ; ils électrisent, ils irritent : la raison se tait, la passion parle seule.

« Ah, disait Charles à Guillaume ;

faut-il ne plus revoir celle qui écrit ainsi ! — Pourquoi, Monsieur, ne la verriez-vous plus ? — Je suis banni de la ferme. — Edmond, son fils et leurs gens dorment la nuit. — Et les chiens veillent. — On les empoisonne. — Mais, mademoiselle d'Arancey.... — Elle résistera d'abord, c'est dans l'ordre; elle cèdera ensuite, c'est dans la nature. — Je n'oserai jamais lui proposer.... — Je le proposerai, moi. — Et comment ? — J'écrirai, je vous ferai malade, et j'assurerai qu'une entrevue vous rendra la santé. — Mentir à mademoiselle d'Arancey ! — C'est moi qui mentirai pour vous. — Mais ce serait moi qui t'autoriserais. Non, Guillaume, non, je ne descendrai pas au mensonge ; on ne trompe pas une femme qu'on respecte. J'ai promis d'ailleurs de ne plus suivre tes conseils. »

Guillaume n'entendait rien à cette

délicatesse, par la raison très simple qu'il en était incapable. Il ne la croyait pas même sincère, et il immagina que le service le plus signalé qu'il pût rendre à son maître était de le servir malgré lui, en lui laissant la ressource de le désavouer, si les circonstances l'exigeaient. Or, comme un homme, malade d'amour, ne cesse d'écrire que lorsqu'il n'a plus la force de tenir sa plume, Guillaume ne trouva pas d'inconvénient à remettre à l'ordinaire les lettres de Charles, et il en composa une tout-à-fait propre à ajouter, à ce que souffrait déjà la malheureuse Sophie, le tourment de l'inquiétude. Beaucoup de tendresse, l'humeur des contrariétés, et avec cela des alarmes nouvelles, il n'en fallait pas tant, selon Guillaume, pour déterminer la jeune personne à recevoir son amant en secret.

Il part avec son double paquet, et il arrive au pied de l'orme, enchanté de rendre la tranquillité à un maître, tel qu'il n'en trouverait pas un second. Depuis qu'on ne chassait plus, il n'avait absolument rien à faire que ses courses à la ferme, et il serait dispensé de courir, du moment où Charles prendrait la peine de courir lui-même.

Il avait déposé ses dépêches dans le creux de l'arbre avec les précautions accoutumées; il n'y avait rien trouvé, ce qui lui paraissait extraordinaire, et il regagnait le chemin, lorsqu'il vit arriver, du côté de la ferme, une voiture qu'il crut reconnaître. Il s'arrête, il regarde... il ne peut en croire ses yeux.... c'est monsieur Botte seul dans un cabriolet. Qu'a-t-il été faire là, si mystérieusement? Serait-il aussi frappé du mérite de mademoiselle d'Arancey, et pense-

rait-il à jouer le tour le plus cruel à son collatéral ? Au reste, la jeune personne est sa maîtresse ; elle ne consentira pas à deshériter son amant. il est probable que M. Botte n'a pas vu cacher les lettres, et si on consent aux visites nocturnes, il est à présumer que le cher oncle se trouvera bientôt dans l'impossibilité d'épouser.

Ainsi raisonnait Guillaume, et Guillaume se trompait à bien des égards. D'abord, M. Botte avait reconnu le piqueur d'assez loin, et il avait rangé son cabriolet derrière une haie, pour le laisser passer sans en être aperçu, et pour observer ensuite sa manœuvre. Il l'avait vu quitter la route battue, s'approcher de l'orme, descendre de cheval, tirer quelque chose de sa poche, se remettre en selle, regagner le chemin, et tourner vers son château. M. Botte ne

soupçonnait pas les détails ; mais il jugeait en gros que cette conduite équivoque annonçait quelque nouvelle ruse d'amour, et sans s'embarrasser davantage d'être vu ou non de Guillaume, il résolut d'éclaircir encore cette affaire. Il s'arrêta en face de l'orme, et fit signe au coureur, qui ne le perdait pas de vue, de venir à lui.

Guillaume s'approcha aussi tranquillement que s'il n'eût pas eu de reproches à se faire : ces demi-coquins sont toujours d'une sécurité inaltérable. « Que fais-tu si loin du château ? — Monsieur, votre neveu ne chasse plus, les jambes de vos chevaux s'engorgent, et je les promène — Ah, tu leur fais faire des promenades de quatorze lieues ! Aide-moi à descendre, maraud. »

M. Guillaume saute à terre d'un air tout-à-fait gracieux ; il présente

le poignet, et M. Botte lui ordonne de passer son bras dans les rênes de son cheval. « C'est cela, astucieux valet; garde maintenant mon cabriolet jusqu'à mon retour. » Guillaume reste bravement en sifflottant un petit air, et M. Botte marche droit à l'orme. Guillaume ne siffle plus, et M. Botte tourne autour de l'arbre, regarde en bas, en haut, et Guillaume se remet à sifflotter. M. Botte voit le creux que vous connaissez bien, et il s'avise d'y allonger un bras tout entier; Guillaume éprouve quelqu'inquiétude. M. Botte en tire un paquet, et Guillaume fait une grimace.... Ah!

Le cher oncle revint d'un air triomphant, en tournant et retournant le paquet. Point d'adresse; mais pas de doute sur sa destination. L'ouvrira-t-il? Non, les secrets de son neveu lui appartiennent, et il ne doit juger que ses actions. Cependant les gouver-

nemens se permettent souvent ces sortes de licences, et M. Botte gouverne sa maison. « Non, dit-il, non, n'imitons jamais les autres dans ce qu'ils font de blâmable; restons purs, si nous exigeons que nos subordonnés le soient. » Il remonte dans son cabriolet, et, sans daigner adresser un mot au piqueur, il reprend le chemin de la ferme.

Guillaume le regardait aller, et ne sifflottait plus : ce n'est pas qu'il fût embarrassé de se justifier d'avoir obéi à Charles, dont il dépendait plus directement, et qui seul était comptable de ce qu'il écrivait. Mais son billet, à lui Guillaume, l'intriguait singulièrement; il n'était pas facile d'y donner une tournure innocente. Aussi incapable de s'affliger sérieusement que de se repentir, il se remit à siffler, et se proposa, en cas d'évènement, de se retirer chez certaine

veuve du village, très-éveillée et très confiante, à laquelle, ce qui pouvait arriver de pis, était d'être ruinée un peu plutôt, si la bouillotte et la fortune continuaient de lui être cruelles.

Il rentra au château, et rendit à Charles un compte exact de ce qu'il avait vu et entendu. Pas de lettres de Sophie, premier sujet de réflexion; une visite clandestine de l'oncle, sujet de méditation plus grave encore. Ce fut sur ces deux points que roula une conférence très-longue et très inutile, puisqu'on ne savait pas ce qui s'était passé à la ferme. Guillaume prétendait que la présence de M. Botte avait empêché mademoiselle d'Arancey d'approcher de l'orme maudit: Charles soutenait que pendant que son oncle causait avec Edmond ou son fils, elle avait dû trouver plus d'un moment favorable; et comme les amans ne con-

naissent que les extrêmes ; qu'ils se désespèrent sans raison, comme ils se flattent sans motifs, Charles prononça net que Sophie n'aimait que faiblement, et qu'elle cédait aux obstacles qui se multipliaient à chaque instant. Ils défendaient tous deux leur opinion avec chaleur, lorsqu'une voiture arrêta à la porte cochère, et que cinq à six claquemens de fouet se firent entendre. Charles voulait se cacher dans les entrailles de la terre ; Guillaume lui démontra que la chose était impossible, puisque le président de l'académie de Berlin n'y avait pas réussi, et il ajouta que lorsqu'une scène est inévitable, il est plus sage d'aller au devant, et d'en finir, que de s'enterrer vif. « Je reste, moi monsieur, pour recevoir mon congé à l'instant, si on doit me le donner, et n'y plus penser dans une heure. »

M. Botte entra dans l'appartement

de son neveu avec un air de dignité qui ne lui allait pas des mieux, mais qui ne laissait pas d'être imposant. Il avait jugé que dans les grandes occasion il faut, pour se rendre respectable, se respecter soi-même. « J'ai remis, monsieur, à mademoiselle d'Arancey deux lettres que j'ai trouvées dans un trou d'arbre, et qu'elle n'a pas fait difficulté de décacheter et de lire devant moi. — Deux lettres mon oncle ! — Il m'est dur, monsieur, d'ajouter des reproches à ceux que vous vous faites peut-être vous-même ; mais je condamne ouvertement..... — Deux lettres, dites-vous, mon oncle ! — Je condamne votre persévérance à égarer cette jeune personne, à l'avoir amenée à entretenir une correspondance que l'honneur n'approuve pas. Sa réputation est le seul bien qui lui reste au monde, et vous faites tout pour le

lui ravir. — Moi, mon cher oncle ! — Vous, monsieur. Que serait-il arrivé, si quelqu'autre que moi eût trouvé ces lettres sans suscription à la vérité, mais dont les expressions sont tellement claires, qu'il serait impossible, à quiconque connaît mademoiselle d'Arancey, de n'être pas convaincu de son intelligence avec vous. — Par grace, mon cher oncle, permettez-moi de dire un mot. — Voyons ce mot, monsieur. — Je n'ai écrit qu'une lettre. — Je le sais, monsieur ; mais avez-vous connaissance de la seconde ? — Mon cher oncle, je vous jure que non. — Mademoiselle d'Arancey me l'avait juré pour vous. Voici sa réponse, monsieur. — Comment, mon oncle, vous avez daigné..... — Oui monsieur, j'ai mieux aimé être votre commissionnaire, que de vous voir compromis avec ce faquin qui pâlit

en affectant une contenance ferme. Monsieur, qui confie ses secrets à son valet, est un sot ; qui lui livre l'honneur de sa maîtresse est criminel. J'ai fini, monsieur, que je ne vous gêne pas, voyez ce qu'on vous écrit. »

« Votre piqueur, monsieur..... Monsieur, répète Charles en soupirant. — Lisez, lisez donc. — Votre piqueur, monsieur, a eu la hardiesse de m'écrire. Monsieur votre oncle me rassure sur votre santé, et on s'appuie cependant d'une maladie imaginaire pour me faire des propositions indignes de moi..... Ah, Guillaume, ah, malheureux ! s'écrie Charles. — Poursuivez, monsieur, poursuivez. — Vous les ignorez sans doute ces propositions ; car, si je vous ai montré de la faiblesse, je n'ai pas du moins mérité votre mépris. Ce billet est le dernier que vous

recevrez de moi. Monsieur votre oncle le veut ainsi, et je me soumets.

Je vous salue.

SOPHIE D'ARANCEY.

« Mon oncle, je ne peux m'y méprendre ; c'est vous qui lui avez dicté ce billet. — Non, monsieur ; mai je l'ai décidée à l'écrire. — Et vous n'avez pas craint de me désespérer. — Je ne crains jamais rien, quand je fais mon devoir. — Votre devoir cruel..... votre devoir ! — N'oubliez pas les vôtres, monsieur. Le premier est la soumission, et mademoiselle d'Arancey vous en donne l'exemple. Insensé, vous parlez de mariage ! Comment exigerez-vous de vos enfans ce respect que vous êtes prêt à me refuser. Vous parlez de mariage ! et vous ne savez pas encore qu'il faut honorer avant, celle qu'on veut estimer après. —

Mon oncle, mon cher oncle, je suis sans excuse, je le sens; mais ayez pitié de votre infortuné neveu; ne m'accablez pas de toutes les manières à la fois. Laissez-moi du moins la satisfaction de lui écrire, de savoir qu'elle ne m'oublie pas. Vous n'avez jamais aimé, mon oncle..... — Non, jamais. — Et vous ne soupçonnez pas quel trait empoisonné vous enfoncez..... — Finissons, finissons, s'il vous plaît. Est-ce un roman que nous faisons ici? » Et M. Botte sonne.

Tous ses domestiques entrent à la fois. « Je vous ai fait dire de vous tenir prêts au premier signal, et je vais vous notifier mes intentions : elles sont invariables. Je défends, à qui que ce soit, de monter à cheval, pour quelque cause que ce puisse être, sans mon ordre positif. Je défends qu'on se charge d'aucun mes-

sage écrit ou verbal qui ne sera point émané de moi. Je défends qu'on laisse entrer qui que ce soit au château, sans m'en prévenir à la minute, et qu'on y reçoive personne en mon absence, Horeau excepté. Je veux bien vous déclarer qu'il s'agit ici d'autre chose que d'une cruche de vin volé, et si quelqu'un transgresse mes ordres, il encourra, sans espoir de retour, toute mon indignation.

« Guillaume, je vous chasse, et j'interdis, à vos anciens camarades, toute communication avec vous. L'affaire que vous savez n'est connue que de moi, de mon neveu, de certaine dame et de vous. S'il en transpire quelque chose, c'est que vous aurez parlé, et alors malheur à vous. »

Ses domestiques retirés, il dit à son neveu : Il m'en aurait trop coûté de vous humilier devant mes gens. Je vous ai ménagé, autant que je l'ai

pu ; mais j'en ai dit assez pour que personne ne vous obéisse. — Je vous laisse votre liberté, parce que je vous ai mis dans l'impossibilité d'en abuser : mademoiselle d'Arancey ne vous recevra plus. »

Allons, allons, se disait M. Botte, en rentrant dans son appartement, il faut que j'avoue qu'il m'en a coûté pour jouer le père noble pendant un quart d'heure ; mais j'aime à me rendre justice : je n'ai parbleu pas mal rempli mon rôle.

Il est inutile de peindre ce que souffrait Charles, privé de toute espèce de communication avec son amie. Ceux qui aiment se feront un tableau fidèle de son état : les gens indifférens ne comprendraient pas l'espèce de frénésie qui l'égarait. Il accusait, et son oncle, et Sophie, et le ciel ; et ne sachant plus à qui s'en

prendre, il s'accusait lui-même. Il semblait se complaire à chercher tous les raisonnemens qui pouvaient éteindre jusqu'au dernier reste d'espérance. C'est ce qu'on appelle, je crois, en tragédie, en drame et en roman, nourrir sa douleur. Il la nourrissait en pure perte ; l'oncle barbare n'était pas témoin de ses transports ; il n'y avait pas seulement d'écho dans sa chambre.

Le matin, il était défait, pâle, abattu comme une fleur frappée d'un coup de soleil, et il s'en applaudit : c'est ainsi qu'il faut être pour intéresser. Il descendit, persuadé que son oncle, qui ne veut pas l'entendre, le regardera du moins. Il apprend qu'il vient de partir encore dans son cabriolet. Ce nouveau coup remonte sa tête affaiblie. « C'en est fait, dit-il, elle me sacrifie à la fortune ; elle est indigne de m'occuper davantage :

qu'elle s'efface de ma mémoire et de mon cœur. »

Ces choses-là sont très-faciles à dire. Je ne connais pas d'homme qui n'en ai dit autant au moins une fois en sa vie ; mais l'exécution ?..... Charles, en parlant ainsi, courait de chambre en chambre, et il ne s'apercevait pas que deux ruisseaux de larmes venaient de s'ouvrir, et qu'il se donnait en spectacle aux gens de la maison qui se trouvaient sur son passage. Ils l'aimaient, parce qu'il était bon, et à cent questions différentes, dictées toutes par un intérêt vrai, il répondait : « qu'elle s'efface de ma mémoire et de mon cœur. »

Cette manière de répondre n'était pas propres à dissiper les inquiétudes. On le crut fou, et on commença hautement à déplorer son sort. On se confirma dans cette opinion, lorsque Charles, qui entendait à merveille,

confus du ridicule qu'il se donnait, s'enfuit à toutes jambes, et fut se renfermer chez lui. Quand le maître est absent, et le neveu en démence, la femme de charge est vice-reine, et comme l'autorité est le hochet des gens de toute espèce, la femme de charge donna emphatiquement ses ordres. On ne grille pas des croisées en une heure ; mais il ne faut pas tant de temps pour les boucher avec des matelas, et pour ôter à un malade tous les meubles et les instrumens qui peuvent lui être nuisibles ; voilà ce que prescrivit la dame, et sept à huit domestiques menaçaient déjà Charles d'une obscurité absolue : « Vous vous trompez, mes amis, leur dit-il avec un sourire plein de douceur. Ma raison n'est pas aliénée ; je serais trop heureux de l'avoir perdue. » Comme tout le monde sait qu'un homme qui sourit avec dou-

ceur n'est pas maniaque, la femme de charge, qui se piquait d'avoir du caractère, osa s'approcher de Charles. Elle lui parla ; il répondit juste. Elle s'assit près de lui, le consola, l'encouragea, sans savoir de quoi il était question. Mais il y a un protocole qui s'applique à toutes les maladies de l'âme : c'est ainsi que ceux que visitent, par politesse, ou par intérêt un moribond, à qui ils ne savent que dire, lui répètent le mot *patience* jusqu'à satiété. C'est avec ce mot qu'on calme quelquefois le prisonnier qui soupire après sa liberté, le plaideur qui attend un jugement, le mari qui a une femme acariâtre, le papa devenu grand-père avant le mariage de sa fille, etc. etc.

Quelque violens que soient nos chagrins, nous aimons à être plaints ; nous savons gré à ceux qui nous entourent d'entrer dans notre situation ;

le cœur s'ouvre alors à un sentiment doux qui le soulage. Charles, qui dans toute autre position aurait ri des contes de la femme de charge, lui prêtait une oreille attentive ; il lui contait ses peines sans s'en apercevoir : il semble qu'on en diminue le poids, en croyant les verser dans le sein d'un autre ; et le malheureux, qui n'avait plus son Guillaume, avait besoin de quelqu'un qui l'écoutât. La femme de charge savait tout, excepté le nom de la demoiselle et les vues que Charles soupçonnait à son oncle.

Les femmes sont compatissantes. On les en loue, comme on applaudit à leur beauté, sans réfléchir que ce sont deux dons de la nature, où leur volonté n'est entrée pour rien. Elles sont compatissantes, surtout pour les peines d'amour, parce que ce sont celles qu'elles éprouvent le plus fré-

quemment, et par l'impossibilité de prévenir l'aveu d'un amant, et par les combats que l'amour livre à la vertu, lorsqu'elles se sont déclarées, et par l'inconstance des hommes, qui ne leur laisse souvent que le regret de s'être rendues La confiance de Charles lui valut des soins plus affectueux, plus suivis. Les conseils vinrent ensuite, car nous avons tous l'amour-propre de vouloir conseiller : il semble que celui qui se rend à notre avis, reconnaisse en nous une sorte de supériorité.

De mille et un conseils que reçut Charles, et auxquels on joignait, tantôt un consommé, tantôt la gelée de pommes, un seul lui parut bon à suivre : c'était d'écrire à son oncle, puisqu'il ne voulait pas l'entendre. Il était à présumer, qu'à travers ses fréquentes exclamations, il lirait une lettre du commencement à la fin,

et Charles se mit à son secrétaire.

C'est une grande affaire que d'écrire à ceux qu'on craint : il faut ménager leurs opinions, leurs faiblesses, et quelquefois leur bêtise. Il faut leur dire qu'ils ont tort, sans les heurter, sans les offenser, et il faut plus que de l'esprit pour cela. Aussi Charles déchirait, recommençait et déchirait encore : ce n'est pas qu'il manquât d'esprit ; mais il était très-amoureux, et nous savons ce qu'est un amoureux aux yeux de tout le monde, sa maîtresse excepté. La journée se passa à causer, à prendre des restaurans et à écrire. Cette lettre, si difficile à faire, se fit enfin, et la dernière ne valait pas mieux que les autres. Mais Charles ressemblait alors à ces auteurs qui sont persuadés d'avoir fait un excellent ouvrage, quand ils ont tourmenté bien long-temps une imagination bien ingrate.

La femme de charge, qui met de l'importance à tout, vient lui dire à l'oreille que M. Botte est rentré; il se lève pour aller remettre sa lettre, et il donne en passant un coup d'œil à la glace, bien involontairement sans doute, car un amant malheureux ne doit pas s'occuper de sa figure. Il se trouve au moins aussi laid que le matin; plus, ses cheveux en désordre, le col de la chemise ouvert; il est presque tenté d'être content de lui.

Il se présente à l'appartement de son oncle; le valet de chambre lui dit que Monsieur s'est trouvé incommodé, qu'il s'est couché, et qu'il repose. Charles s'en retourne tristement; la femme de charge lui fait bassiner son lit, l'engage à se reposer, et Charles se laisse déshabiller, bien décidé à ne pas dormir pour être plus mal encore, s'il est possible, le

lendemain. Mais la nature, qui ne se prête pas à nos petits arrangemens, agit d'après ses lois ordinaires : Charles dormit et profondement. Il était très-beau en se réveillant, et il n'en fut pas plus gai.

Il se présente de nouveau à l'appartement de M. Botte. « Il est parti, monsieur. — Quand ? — Au point du jour. — Comment ? — Dans son cabriolet. — Pour aller où ? — Il ne me l'a pas dit, monsieur. »

Charles, excédé de tous ces contre-temps, et ne sachant à quoi s'arrêter, fut consulter la femme de charge, qui, prenant goût à un rôle qui lui donnait une certaine consistance, lui conseilla, après avoir réfléchi longtemps, de placer sa lettre sur le bureau de son oncle, qui ne manquerait pas de la trouver le soir. C'est que les bons conseillers ne sont pas faciles à trouver; et voilà pourquoi nos

rois ne consultaient leur conseil que pour la forme.

Le valet de chambre n'avait pas de raison pour empêcher Charles de déposer une lettre sur le bureau de son oncle. Le pauvre jeune homme cherche l'endroit où sa supplique sera mieux en vue, et son nom le frappe sur un papier qu'il rangeait pour mettre le sien en évidence. Il était clair que cet écrit avait rapport à lui, et s'il y avait de l'indiscrétion à le lire, il était constant que personne n'en saurait rien. Nous connaisons bien des gens que la certitude de l'impunité a conduits bien plus loin. Charles lit :

« Envoyez-moi de suite, M. Horeau, mon tapissier et mon peintre. Que le premier apporte deux ameublemens de la première élégance, et l'autre des couleurs de toutes les façons : le prix n'y fait rien.

» Charles, à ce que m'a dit mon valet de chambre, fait des extravagances; qui me déplaisent autant qu'elles me donnent d'inquiétude. Décidement, il a besoin d'une femme, et je veux le marier, pour en finir. Demain, je le présente à sa future, qu'il ne connaît pas encore... »

« C'en est trop, c'en est trop, s'écrie le jeune homme: je n'obéirai pas. » Il déchire sa lettre, et écrit au bas de celle de son oncle:

« Vous n'avez pas le droit de disposer de moi. Gardez vos bienfaits; ils sont trop chers à ce prix. Soyez heureux, si vous pouvez l'être après avoir causé ma mort. »

Il sort; il rencontre le valet de chambre, et lui applique un vigoureux soufflet, pour le guérir de la manie des rapports; il se fait ouvrir la porte; il traverse une partie du

village : Guillaume était devant la maison de sa petite veuve, sur le compte de laquelle on jasait.... ah ! « Hé, où allez-vous, monsieur, dans ce désordre effrayant ? — Je vais me noyer. — Comment vous noyer ! — Mon oncle veut me marier.... — Je ne vois là rien de désespérant. — A une femme que je ne connais pas. — On fait connaissance. — Et que je déteste déjà. — Il n'est pas nécessaire d'aimer sa femme ; et puis, n'avez-vous pas la ressource du huitième sacrement ? — Lequel donc ? — Le divorce est le sacrement de l'adultère. — Pas de mots : tu dois aussi être las de la vie. — Moi, monsieur ? pas du tout. — Viens te noyer avec moi. — Écoutez donc, monsieur, il est toujours temps d'en venir là. Réfléchissons un peu, s'il vous plaît. — Mes réflexions sont faites. Veux-tu te noyer ? — Non, monsieur. —

Adieu donc, Guillaume. » Et Charles s'en allait droit à la rivière.

Le piqueur l'arrête par le bras.

« Un moment donc, monsieur. Vous avez réfléchi, c'est à merveille ; mais je suis bien aise aussi de vous communiquer mes idées. Il ne faut pas vous marier, puisque vous avez tant d'aversion pour la future ; et il faut bien moins vous noyer, parce qu'il n'y a pas de remède à cette sottise-là. — Il n'y a pourtant qu'un de ces deux partis à prendre. — Bah ! Vous sentez-vous la force de résister à votre oncle en face ? — Non. — Hé bien, partons. — Pour aller où ? — Je n'en sais rien. — De quoi vivrons-nous ? — Deux jeunes gens aimables sont-ils jamais embarrassés ? — Mais tu as une maîtresse. — Nous commençons à être las l'un de l'autre. Et puis, elle n'a presque plus rien, je veux être généreux, et lui laisser quelque

chose. Avez-vous de l'argent? — Trente louis, environ. — Avec cela et mon activité, nous ferons le tour du monde. »

On n'est pas très-fâché, quand on veut se noyer, de rencontrer quelqu'un qui en empêche. Par désespoir et par ostentation, Charles se fût jeté à l'eau. Gagné par des raisons qui n'étaient pas fort bonnes, mais qu'un reste d'amour pour la vie lui faisait trouver excellentes, il se laissa conduire. Guillaume le fit entrer chez sa veuve, lui fit prendre un verre de vin, mit deux ou trois chemises dans ses poches, sortit sans prendre congé de la délaissée, mena son désespéré à la poste, le monta à bidet, et fouette, postillon.

Monsieur Botte rentra à son heure ordinaire, très-satisfait des opérations de sa journée. Qu'avait-il fait? Vous le saurez plus tard. Il ordonne

qu'on lui envoie son neveu : « Il est sorti, monsieur — Quand ? — Ce matin. — Comment ? — A pied. — Pour aller où ? — Il ne me l'a pas dit, monsieur. »

Le cher oncle, sans s'inquiéter davantage, passe dans sa chambre pour finir son épître à Horeau, et l'expédier par un de ses gens. Il lit les deux ou trois lignes de son neveu, et il demeure anéanti. Revenant bientôt à sa vivacité naturelle, il se lève, en s'écriant avec violence : « O le malheureux ! il me fera mourir. » Il court le château à son tour, en répétant. Le malheureux ! le malheureux ! il s'en va dans le village, et laisse ses gens persuadés qu'une maladie particulière est attachée à cette famille-là.

Il entre dans toutes les maisons, il s'informe : les uns ont seulement vu passer Charles ; les autres ne l'ont pas

vu du tout ; et à chaque démarche infructueuse, il s'écriait : « Le malheureux me fera mourir. »

Il interrogea enfin la petite veuve, dont il ignorait les petites intrigues, et là il commença à respirer. Il apprit que Charles avait voulu se noyer ; que Guillaume l'en avait empêché, et qu'ils étaient allés prendre des chevaux à la poste.

« Je n'aurais pas cru, dit M. Botte en allant à la poste, que ce coquin de Guillaume pût faire une bonne action. Ces gredins-là ressemblent apparemment à ceux qui ont la fièvre intermittente : ils ont leurs bons et leurs mauvais jours. »

Il fait appeler le postillon qui a conduit son neveu. « Quelle route a pris mon drôle ? — Celle de Mantes, monsieur. — Vite, des chevaux à ma chaise, et un courrier en avant. »

Il se donne à peine le temps de

prendre du linge, son couteau de chasse, une volaille froide et un flacon de son meilleur vin. La femme de charge, son valet de chambre lui font mille observations sur les inconvéniens de ce départ précipité, sur la fatigue qu'il doit causer, sur les accidens qui peuvent en résulter; une transpiration arrêtée..... « Je m'en moque. — Une attaque de goutte dans un cabaret de village. — Je m'en moque. — Une sciatique, une paralysie, une apoplexie. — Un diable qui vous emporte. — Si M. Horeau était ici.... — Il n'y est pas. — Vous pourriez faire partir quelqu'un de sûr..... — Hé, le fugitif se moquerait de tout le monde; il n'y a que moi qui puisse le ramener, et il faut que je le trouve. Si ce malheureux peut vivre sans moi, je sens que je ne peux vivre sans lui. » Il ordonne au postillon qui court en avant de

s'informer à chaque poste de la route que suit son neveu, et le voilà lui-même roulant sur le chemin de Mantes, au grand galop de deux forts chevaux.

Charles et Guillaume allaient de leur côté comme des gens qui craignent d'être suivis, et ils étaient toujours parfaitement montés, parce qu'ils payaient partout en grands seigneurs. Leur manière de voyager avait bien ses désagrémens : des bottes à la hussarde, des pantalons de velours, et à toutes selles ; mais des déserteurs n'y regardent pas de si près. Le grand air, le mouvement du cheval, la variété des objets, tout contribuait à rafraîchir le sang salpêtré de Charles ; il ne disait rien à Guillaume ; mais en dépit des douleurs causées par une excoriation naissante au coxis, il se félicitait intérieurement de ne s'être pas noyé.

En arrivant à Mantes, le piqueur, qui s'était érigé en *factotum*, demanda la poularde fine, et Charles en mangea sa moitié sans trop se faire prier. Quelques verres de Bourgogne, que son compagon versait à courts intervalles, dissipèrent en partie les nuages qui embrunissaient son imagination, et en arrivant à Vernon, c'était presque un homme comme un autre.

M. Botte payait comme eux, allait aussi vite qu'eux, et ne s'arrêtait nulle part; mais ils avaient sept à huit heures d'avance, et probablement il ne les eût joints que sur les bords de l'Océan, ou en Angleterre, ou aux grandes Indes, sans un accident qui peut arriver à tout le monde, mais qui dérangea singulièrement les projets des uns, en servant ceux de l'autre.

Charles avait donné quelques louis

à Guillaume pour payer leur dépense commune, et le reste de son or était dans une poche de son gilet. Les soubresauts continuels du précieux et lourd métal avaient enfin percé la poche; Charles en descendant de cheval à Vernon, reconnut qu'il était ruiné.

Dans toutes les contrariétés qu'il éprouvait, son premier mouvement était de s'affliger, et celui de Guillaume de chercher un remède au mal. Il vide ses poches, rassemble sa grosse et sa menue monnaie, et se trouve encore possesseur de dix-huit francs. Charles se désole en comtenplant ces tristes restes, et Guillaume se met à rire. « Ecoutez donc, monsieur, il fallait en venir là un mois plus tard; supposons que nous avons vécu un mois de plus. Et puis misère est mère d'industrie : tant que j'ai de l'argent je suis paresseux comme un maître. —

99960

Si du moins je savais un métier. — Fi donc, monsieur, c'est la ressource de ceux qui n'en ont point. Je joue très-bien au billard, pas mal du violon, parfaitement le piquet, et nous avons deux figures avec lesquelles on se présente partout. D'abord, monsieur, nous allons renoncer aux chevaux de poste, par la raison très-simple que nous n'avons plus de quoi les payer, et que nos postérieurs se refusent à cette manière de voyager. Nous monterons sur la galiote de Rolleboise, qui est bien la plus jolie petite voiture..... Vous ne la connaissez pas, monsieur ? — Non, Guillaume. — Vous en serez enchanté. Une diversité, une odeur, des aisances !.... et ce qui est à considérer, dix à douze sous par personne, pas davantage, pour faire dix à douze lieues. — C'est quelque chose que ce dernier article. — Et

comme les situations les plus désastreuses en apparence, ont toujours un beau côté, si monsieur votre oncle fait courir après nous, ce qui est possible et même probable, ses limiers se trouveront en défaut à Vernon, parce que nous allons nous embarquer incognito. »

Charles n'avait pas d'idée de cette galiote de Rolleboise, et en y entrant, il se crut dans l'arche sainte, où s'entassèrent tous les animaux que le père Eternel voulut conserver, et d'où fut exclu le serpent maudit, pour avoir tenté Eve; ce qui fait que je suis très-embarrassé pour savoir d'où viennent ces beaux serpens à sonnettes qui font tant de peur aux voyageurs, et ces Nègres, et ces Albinos, et ces Cafres, qui ne sont ni de la structure, ni de la couleur de Noé. Supposons, pour tout concilier, que madame son épouse et mes-

dans ses brus enfantèrent des monstres pour multiplier les espèces ; admettons que les controversistes et les inquisiteurs sont aussi descendans de Noë, et Dieu nous garde de toutes les espèces de monstres qu'il a mises au monde pour ses menus plaisirs.

Revenons à la gaillote, aussi mal bâtie et aussi dégoûtante que l'arche. Vingt à trente nourrices, chantant chacune leur air pour appaiser le nourrisson qui crie, le torchant en lui présentant un bouton couleur de suie de cheminée, et serrant précieusement sous le siége et la couche et le contenu ; des soldats fumant, buvant, jurant ; des marchands de bœufs jouant à la *quarante de rois*, avec des cartes grasses, et tout le monde parlant à la fois ; un air épais, dont les poumons repoussent en vain les impuretés, et enfin la courbe du bâtiment, qui contraint ceux qui

sont assis le long du bordage à passer vingt-quatres heures les rejets ployés en deux : voilà la gaillote de Rolleboise. On y trouvait autrefois des capucins, dont le fumet s'alliait à merveille aux autres diverses odeurs.

« Allons, monsieur, dit Guillaume, un peu de courage. Vous n'avez jamais fait de réflexions sur les avantages d'un air doux et pur. Vous verrez demain avec quel plaisir vous respirerez celui de la campagne : il n'est pas de petite observation pour le sage. » Après cette courte exhortation, Guillaume s'approcha des marchands de bœufs. Il raisonna sur les coups, pour entamer la conversation ; il parla du marché de Poissy ; il se récria sur l'énormité des droits qu'on y perçoit, et il prouva avec sagacité que les droits excessifs sont la ruine d'un gouvernement, parce qu'ils produisent la fraude. Il ajouta

que les droits modérés ne laissant pas au fraudeur un bénéfice proportionné aux risques, le trésor public y gagne et par des rentrées plus considérables, et par des gages de moins à payer aux employés. Les marchands de bœufs, charmés de sa logique, posèrent leurs cartes, et pour gage de leur bienveillance, le régalèrent d'un petit verre de détestable eau-de-vie, que dans la galiote comme dans les maisons d'arrêt on vend très-cher aux prisonniers.

A la faveur de ses gentillesses, Guillaume parvint à faire son cent de piquet, et c'est là qu'il en voulait venir. Je ne sais si la fortune lui fut favorable, ou s'il en savait plus que le jeu, mais en deux ou trois heures il gagna de quoi payer la barque, et vivre grandement le lendemain; séance remarquable pour des gens à qui il ne restait presque rien.

Comme on n'allume qu'une chandelle dans la galiote, qu'on ne la mouche jamais, qu'on ne peut pas jouer sans y voir avec des cartes dont les signes sont couverts d'un glacis de crasse, Guillaume renonça à pousser sa chance; il se coucha sous son banc, parce qu'il ne pouvait plus tenir dessus; il appuya douillettement sa tête sur un paquet de couches, qui se trouva à sa portée, et il s'endormit en répétant : « c'en est, décidément c'en est. »

Depuis long-temps Charles, à qui l'intérieur était insupportable, s'était établi sur le pont. Etendu sur des cordages, il regardait les étoiles en pensant à mademoiselle d'Arancey. Une nuit se passe de cette manière comme au bal. Qu'importe, quand le jour paraît, qu'on se soit amusé ou non la veille ? Le passé n'est plus, le présent nous flatte peu, et

notre imagination nous pousse dans l'avenir.

C'est en se jetant dans cet avenir, que M. Botte supportait la continuité d'un voyage, dont le succès était fort incertain. Lorsqu'il arriva à Vernon, il avait gagné une heure ou deux sur les fuyards, et il espérait les joindre le lendemain soir; c'est beaucoup que d'espérer. Mais que le prophète-roi a eu raison de dire que les projets des hommes ne sont que vanité. Monsieur Botte se désespère, en apprenant que son neveu a quitté la poste à Vernon, et qu'on ne sait de quel côté il a tourné. Il met en l'air tous les domestiques de l'auberge; il caresse, il gronde, il promet; il va lui-même de cabaret en cabaret; il dépeint son déserteur et son compagnon; ses émissaires courent à l'entrée des différentes routes: on se réunit sans avoir le moindre rensei-

gnement, et M. Botte finit par se dépiter, s'emporter, tempêter et se mettre à table.

En faisant honneur à un copieux repas, il pensait au parti qu'il avait à prendre. Le plus court était de retourner à son château, et en effet que pouvait-il gagner à imiter ces héros de roman, qui vont sans savoir où, et qui cherchent sur la route de Calais leur dame, qui a pris le chemin de Bordeaux. Il interrompait ses réflexions par des imprécations énergiques contre son neveu, contre ceux qu'il venait de payer largement, et qui n'avaient rien découvert, et il se félicitait intérieurement qu'au moins Guillaume fût avec Charles pour l'empêcher de se noyer.

Il avait passé le reste de la journée à penser, à manger, à crier, comme Charles passait la nuit à compter les étoiles, et il se disposait à se cou-

cher, lorsqu'un domestique avisé lui dit tout-à-coup, en bassinant son lit ; « Monsieur, il me vient une idée lumineuse. — Voyons-la, maladroit. — Personne n'a pensé à la galiote. — Courons à la galiote, et un louis pour toi, si tu me fais découvrir quelque chose. » Il sort en manteau de lit, sans penser à reprendre sa perruque ; le valet court après lui un fallot à la main : ils entrent au bureau. Les signalemens donnés avec la plus scrupuleuse exactitude, le buraliste répond avec humeur qu'il est là pour faire sa recette, et non pour guetter au passage les enfans de famille, qui font des frasques à leurs parens. M. Botte envoie le receveur au diable ; le receveur réplique sur le même ton. M. Botte lui jure qu'il le fera casser ; le receveur lui rit au nez. Monsieur Botte veut lui couper les oreilles : il a

laissé son couteau de chasse à l'auberge.

Le valet, qui veut gagner son louis, ne se rebute pas, et conduit le cher oncle chez un de ces êtres qui ne font rien de toute la journée, à l'exception de deux heures où ils attendent les voitures de terre et d'eau pour s'emparer des paquets des voyageurs et les faire contribuer. Celui-ci se rappela très-bien d'avoir vu monter sur la galiote les deux hommes qu'on lui désignait. « Prends bien garde de te tromper. — Oui, monsieur. — Habit vert, paremens, collet et poches galonnés. — Oui, monsieur. — Chapeau bordé. — Oui, monsieur. — Cinq pieds six pouces. — Oui, monsieur. — Cheveux châtains. — Oui, monsieur. — Figure heureuse. — Oui, monsieur. — Puisque tu as si bien observé, tu me diras comment l'autre est fait. —

Rien de remarquable, monsieur... — Comment, maraud ! — Qu'une très-belle tête. — A la bonne heure. — Un peu de votre air. — Peut-être bien. — La taille admirable. — C'est cela, mon ami, c'est cela. Le malheureux enfant est sur la gaillote.

La vérité est que le crocheteur n'avait rien observé du tout; mais on l'avait prévenu qu'il serait bien payé, et de l'argent qu'on escroque n'est pas de l'argent volé, selon le code de la canaille et de bien des gens dits comme il faut. Au reste, le crocheteur avait deviné juste, c'est tout ce qu'il fallait à M. Botte, qui paya, qui rentra, et qui se consulta ainsi qu'il suit.

D'abord, il était excédé d'avoir couru en chaise et à pied; ensuite, il y avait environ douze heures que la maudite gaillote était partie; enfin, il était impossible de se trouver

au débarquement. Ce qu'il y avait de mieux à faire était donc de se coucher, et c'est ce que fit M. Botte. Il s'endormit en pensant que deux hommes, qui ne vont qu'à petites journées, sont bientôt pris, surtout quand on a des renseignemens aussi positifs que ceux du crocheteur.

Le lendemain, Charles et Guillaume étaient entrés modestement, à pied, aux Andelys, ville assez ignorée du vulgaire, mais très-connue des antiquaires par un puits, que Caligula, qui aimait l'extraordinaire, fit percer sur une pointe très-élevée, dont la Seine baigne la base. Or, comme la pointe est d'un accès assez difficile, les habitans puisent tout bonnement de l'eau à la rivière, et abandonnent le puits de Caligula, ou d'un autre, qui n'en est pas moins une extravagance remarquable.

« Personne, monsieur, dit Guil-

laume, ne viendra nous chercher ici. — Je ne le crois pas. — Ce trou est éloigné des grandes routes. — Je le sais. — Passons-y la journée. — Soit. — Vous vous reposerez. — J'en ai besoin. — Et moi, qui ai la tête et le cœur libres, je ferai la petite partie. — Tu perdras notre reste. — Si je ne le joue pas, nous le mangerons dans deux jours, et je ne trouve encore ici qu'une très-petite différence. — Tu as raison. — Et puis, monsieur, des jeunes-gens aimables comme nous se tirent toujours d'affaire. Les femmes des petites villes aiment beaucoup les étrangers, parce qu'ils emportent le secret avec eux. — Oh, ne me parle plus des femmes. — Je m'étais bien promis de ne plus manger de truffes, qui m'avaient donné une indigestion de tous les diables : deux jours après j'en étais fou plus que jamais. — Oh, j'ai du

caractère. — Chanson. — Les femmes me sont odieuses. — Cela ne durera pas. — Toute ma vie. — Tarare. ». Et en causant ainsi, ils entrèrent à l'auberge de l'*Egalité*, où on est considéré et servi à l'égalité de ses moyens.

CHAPITRE III.

Aventures.

On ne s'annonce pas fastueusement quand on a vingt ou trente francs à deux, et on prend naturellement sa place au coin du feu de la cuisine. C'est là que Charles pensait, en déjeûnant, à sa splendeur éclipsée, aux désagrémens qui l'attendaient, aux difficultés d'exister, et à l'humiliation

de vivre en égal avec un valet, assez mauvais sujet. Mais lorsqu'il se rappelait les procédés affreux de mademoiselle d'Arancey ; et surtout ce mariage arrêté, il sentait la nécessité de fuir, n'importe comment, et il se résignait.

Guillaume, toujours content de son sort, caressait sa bouteille à l'autre coin de la cheminée, et suivait des yeux tous les mouvemens du cabaretier qui allait et venait, qui arrosait son rôt, sans faire beaucoup d'attention à lui. Il était pourtant nécessaire de connaître les ressources qu'offrait la ville à l'indigence adroite, et le gargotier s'obstinant au silence, Gillaume le rompit par une exclamation. « Parbleu, monsieur, c'est une bien belle ville que les Andelys. — Superbe, monsieur, — Deux mille ames au moins. — Mais peu s'en faut. — De la société? — Brillante. — Des

cafés ; des billards ? — Et un spectacle !... Ah ! c'est cela qu'il faut voir. — Un spectacle ?... Ah, j'entends, les marionnettes, les ombres chinoises. — Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'est-ce que c'est ? des marionnettes, des ombres chinoises ! la tragédie, monsieur, la comédie, jouées par des gens du premier mérite ; la troupe de Mortagne, entendez-vous, monsieur, la troupe de Mortagne ; la salle de plein-pied, tapissée dans le pourtour d'un point d'Hongrie ; huit pieds d'élévation du théâtre à la charpente ; *Castigat ridendo mores* écrit en lettres noires sur un rideau gris, et douze sous aux premières places. Des marionnettes, des marionnettes !

« Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, monsieur. — Non, mais c'est que des marionettes.... — Et les actrices sont-elles un peu jolies ?

— Charmantes, monsieur. Il faut voir madame Floridor avec sa robe de gaze chinée, son jupon de damas jaune, son chignon retroussé, son chapeau à la bibi, et sa grande mouche à côté de l'œil gauche; ses bras nerveux, son regard téméraire, la voix un peu fatiguée, mais des qualités! point de domestiques, point de femme de chambre, faisant tout elle-même et faisant tout bien; aimant son mari, ses camarades, son public: oh! madame Floridor est une femme accomplie. — Ce que vous m'en dites me donne la plus grande envie de la voir. Et où est ce spectacle enchanteur? — Dans mon grenier, monsieur. » Guillaume, qui n'y tenait plus, s'en fut sur la porte pour ne pas rire au nez de l'impertinent louangeur.

Non-seulement le gros Thomas tenait spectacle dans son grenier,

mais il logeait et hébergeait la troupe; ce qui ne plaisait pas du tout à Madame Thomas; parce que ces messieurs et ces dames mangeaient beaucoup, buvaient de même, ne payaient pas, et que Madame Floridor pinçait quelquefois les joues de son mari. Elle ne laissait échapper aucune occasion de marquer son mécontentement, et choquée des éloges que son époux prodiguait à l'actrice, elle accourut les poings sur les hanches : « Il te sied bien de te mêler de tout cela. Fais la cuisine, animal. — Je la fais aussi, ma femme. — Oui, et tu donnes ton bien à manger à ces gens-là. — Ils me paieront. — Jamais. — Voilà comme vous êtes, madame Thomas. Et la pièce nouvelle qu'ils donnent ce soir, où il y a du chant, de la prose, des vers, trois combats et deux empoisonnemens; et madame Céphise, qui débute dans cette

pièce, et qui arrive de Gisors, précédée d'une étonnante réputation ; et le char du roi de Maroc qu'on promène en ce moment par les rues, hem!? d'ailleurs ces messieurs m'abandonnent la recette, et je la ferai moi-même à la porte!

La contestation n'eût pas fini de long-temps, si Charles, que ses réflexions ne rendaient pas sourd, ne l'eût interrompue en riant aux éclats. Guillaume rentra et se mit tout-à-fait à son aise. Monsieur et madame Thomas, qui ne concevaient pas qu'on trouvât le mot pour rire dans ce qu'il avaient dits, fronçaient déjà le sourcil : Guillaume, qui avait toujours un moyen prêt, demanda une seconde bouteillle, et la sérénité se rétablit sur les deux grosses faces.

Guillaume, voyant Charles en belle humeur, saisit le moment en homme habile, et le tira à l'écart. « Monsieur,

lui dit-il, vous vous plaignez d'être sans asile, sans moyens, sans consistance. — Oui, cela m'affecte, Guillaume. — Ayons l'air de tenir à quelque chose. — C'est là la difficulté. — Rien de si aisé, faisons-nous comédiens. — Es-tu fou? — Pourquoi donc, monsieur? les sots les recherchent, les gens d'esprit s'en amusent, et qu'a-t-on à craindre quand on a pour soi ces deux espèces-là? — Mais des comédiens des Andelys! — N'en faites pas fi, monsieur, nous ne serons peut-être pas les meilleurs de la troupe. — Ah, Guillaume! — Vous êtes piqué, j'en augure bien. — Allons, va finir ta bouteille, et fais-moi grace de tes contes. — Je n'en démordrai pas, monsieur. Nous serons comédiens pour avoir un état, et je jouerai au billard pour vivre; car je prévois que les bénéfices sont maigres dans le grenier de mon-

sieur Thomas. Vous prendrez les amans passionnés, c'est votre genre, et toutes les femmes soutiendront à leurs benêts de maris que vous êtes excellent. Moi qui ai l'esprit vif, une gaîté inaltérable, je jouerai les valets. Je serai de plus auteur : deux talens médiocres se soutiennent mutuellement. Je mettrai en vaudevilles la chronique scandaleuse de l'endroit. — On t'intentera des procès. — Je n'ai rien à perdre. — On te mettra en prison. — On se lassera de m'y nourrir. Enfin, monsieur, nous n'avons rien ; nous ne savons rien, l'oisiveté ne vous vaut rien, et il faut jouer la comédie, ou vendre des chansons, ou nous faire prédicateurs. »

Et sans attendre la réponse de Charles, Guillaume va chercher monsieur Thomas jusque dans son garde-manger. « Je suis touché, notre cher hôte, des scènes scandaleuses que vous

fait votre femme. — Cela ne régarde personne. — Laide et vieille, elle doit être acariâtre. — Vous n'êtes pas obligé de coucher avec elle. — Mais je le suis, en conscience, de rétablir la paix dans le ménage. — Impossible, mon ami. — Pourquoi donc? Madame Thomas craint que vos acteurs ne la paient pas, et je prétends, moi, doubler, tripler, quintupler vos recettes. — Ah, parlons, monsieur, parlons. — Il faut que vous sachiez..... Ah, qu'est-ce que c'est que ce violon pendu entre ce gigot et ce jambon? — C'est celui du musicien unique que nous possédons aux Andelys. Il s'est démis le poignet en tombant de dessus une escabelle, d'où il faisait danser la jeunesse du lieu. — C'est malheureux cela. — Et comme, j'avais eu le malheur de lui fournir quelques pintes de cidre sur ses émolumens de la

soirée, ma femme a mieux aimé les avoir données sur le violon que sur rien. — Permettez-vous, monsieur Thomas ?..... Diable ! il n'est pas mauvais cet instrument-là. — Vous en jouez comme un ange. — N'est-ce pas ? — Si je pouvais ajouter ce soir le mérite d'un orchestre aux charmes d'une pièce nouvelle. — Ah, j'entends, je ferais l'orchestre à moi tout seul. — Par conséquent pas de rivalité, pas de jalousie, pas de mauvais tours à craindre de vos camarades. Les applaudissemens pour vous, absolument pour vous. — Ce n'est rien, M. Thomas, que ces applaudissemens-là, je prétends à d'autres succès. »

Ici Guillaume prend cet air prépondérant au moyen duquel la nullité en impose aux imbécilles. « Tel que vous me voyez, M. Thomas, je jouais avant-hier l'*Impromptu de*

Campagne, à Rouen. — En vérité ? — Je me suis sauvé en habit de costume, parce que le commissaire de police, dont la femme avait des bontés pour moi, voulait me faire arrêter à la sortie du spectacle, par mesure de sûreté générale. Vous sentez combien il est avantageux de se sauver en habit de costume : on est toujours prêt à entrer en scène. Mon camarade n'est pas de ma force ; mais il promet, et puis la figure la plus heureuse, un air si décent..... Oh, nous tournerons à nous deux toutes les têtes des Andelys. M. Thomas, il faut à l'instant même nous présenter à la troupe. »

Madame Thomas, qui ne se souciait pas du tout que la troupe se recrutât, vint dire à Guillaume, en le regardant sous le nez : Que mon mari vous présente ou non, je vous déclare que je n'ai plus de place chez

moi, et surtout à table. — Paix donc, ma femme, paix donc. Un acteur de Rouen !.... — Fût-il de Paris; ils ne paient pas plus leurs dettes les uns que les autres. — Madame Thomas, voilà six francs, prenez vos deux bouteilles et vos cotelettes de mouton. » Et Guillaume en proférant ces mots en vrai héros de théâtre, jette majestueusement, et d'un bras arrondi, son écu sur la table.

Rien ne touche les humains de toutes les classes comme l'argent comptant. Pendant que Madame Thomas rendait, Guillaume faisait sonner les deux ou trois écus qui restaient dans sa poche, et la cabaretière lui rendit sa monnaie avec assez de politesse. Guillaume osa l'embrasser d'un air moitié tendre, moitié badin, et madame Thomas ne tint pas à ce dernier trait. Elle sourit aussi agréablement que peut sourire une

femme laide, et le cabaretier de s'écrier : « Hé bien, ma femme, je suis un imbécille, je suis une dupe, je dois me borner à faire la cuisine, je ne me connais pas en hommes..... Non-seulement celui-ci est grand acteur, mais il joue du violon !..... Un petit air à ma femme, s'il vous plaît, monsieur. — Je n'ai rien à refuser à madame. » Et Guillaume reprit le violon. Madame Thomas l'écoutait avec un plaisir, un ravissement, une extase....., elle lui jeta tout à coup les bras au cou, puis tournant sur un pied comme sur un pivot, elle crie à tue-tête, Baptiste, Baptiste : ce Baptiste était le garçon d'écurie.

« Baptiste, cours chez le tambour de ville, qu'il fasse un bruit d'enfer à tous les coins de rues, qu'il annonce pour ce soir un violon..... D'où vous ferai-je venir ? — Ma foi,

madame, d'où vous voudrez. — De l'Opéra. — Ah, ce serait trop fort. — Mais la recette serait faite. — Mais on se moquera de moi. — Mais la recette, monsieur, la recette.—Mais le ridicule, madame, le ridicule. — Vous viendrez de l'Opéra, monsieur, ou mon mari ne vous présentera point. — Allons, Baptiste, le sort en est jeté : je viens de l'Opéra. »

Ces derniers mots sont à peine prononcés, que M. Thomas quitte son tablier et son bonnet de coton. Il conduit Guillaume à son billard, où il était permis à ces messieurs de jouer pour rien jusqu'à l'heure où les paysans arrivaient. Madame Thomas suivait son mari et le protégé, pour ajouter son mot en cas de nécessité.

Guillaume fait d'un coup d'œil la revue de la majorité de la troupe. Un grand drôle avait une redingotte

de soie cramoisie, percée au coude ; ses cheveux retroussés étaient encore chargés de la poudre rousse de la veille, et la moitié du visage était couverte d'une brulûre qui disparaissait le soir, sous le blanc d'Espagne et le vermillon. Un autre était en bottines jaûnes, probablement parce qu'on raccommodait ses souliers. Le troisième avait un habit noir, un gillet blanc rayé de rouge, une culotte de lustrine, et un vieux bas de soie lui servait de cravatte. La marque était tenue par une dame en petites mules vertes ; en bas couleur de chair, en jupon court piqué blanc, sale ; une gorge délabrée se laissait voir dans les intervalles d'un fichu de gaze éraillée ; et à l'énorme mouche qui lui couvrait la tempe gauche, Guillaume reconnut madame Floridor. Il la salua très-respectueusement, et il allait commencer une

harangue propre à lui concilier les bonnes graces de la princesse, lorsque le grand homme à la joue brûlée apostropha durement M. Thomas, et priva madame Foridor des jolies choses qu'on allait lui adresser. « Il est bien extraordinaire, M. Thomas, que vous soyez dans l'inaction à l'heure qu'il est. — Qu'y a-t-il donc, M. Floridor ? — Le fourgon de Gisors va arriver, et la chambre de madame Céphise n'est pas prête. — On l'arrangera, M. Floridor. — Allons, allons, monsieur, un peu de vivacité. Votre table de noyer, vos six chaises de serge jaune, votre fauteuil à grand dossier, et qu'on pende au plancher votre lustre de fer-blanc, garni de ses quatres chandelles — Il est inouï, monsieur, il est inouï qu'un homme comme moi soit obligé de tout dire à un homme comme vous. — Vous le prenez avec mon mari sur un ton

bien haut, M. Floridor. — C'est celui qui me convient, madame. — Apprenez qu'un homme comme monsieur Thomas vaut tout les comédiens du monde. — Présomptueuse cuisinière ! — Cette cuisinière-là ne doit rien à personne, entendez-vous monsieur, elle ne doit rien à personne. — Parce que les gens de cette ville préfèrent le cabaret à la bonne comédie. Mais on a des ressources, madame; des effets, une garde-robe, et une pièce nouvelle ce soir. — Un salon dont la pluie a lavé la couleur sur vos charrettes; un habit rose-pêche brodé en vert, dont une fleur vous couvre les deux épaules, et dont la queue se perd dans votre poche; une robe de procureur; un habit d'arlequin; un..... — Du vin frelaté, des viandes passées, des sauces détestables, et de l'impudence, voilà vos ressources, madame Thomas. — Que

vous épuiseriez bien vite, monsieur Floridor, si je vous laissais faire. Ne soyez pas si dédaigneux, monsieur, ou je garde la robe de chambre d'indienne de mon mari, et ce soir vous jouerez votre empereur turc comme il vous plaira. — Ah, ma chère madame Thomas, si je n'ai pas la robe de chambre, je suis perdu d'honneur, de réputation. — Vous apprendrez, monsieur, qu'il faut être civil quand on a besoin des gens et qu'on leur doit. — Vous avez raison, ma chère madame Thomas; mais je joue ce soir un tyran, et j'entrais dans l'esprit de mon rôle. — Hé, monsieur, tyrannisez votre souffleur, vos accessoires, votre femme, et laissez-moi tranquille. — Je reconnais mes torts, je m'en repens, que diable voulez-vous de plus? — Du vin frelaté; des sauces détestables! — Mais entendez donc, barbare, que je vous fais mes excuses,

« Allons, allons, ma femme, un peu de considération. Ce qui prouve que monsieur ne pense pas ce qu'il dit, c'est qu'il fait tous les jours fête à notre vin et à nos sauces ; ainsi pas de rancune. Il aura la robe de chambre, et tu y faufileras la bordure de ta pelisse, n'est-ce pas mon cœur ? — Ah, M. Thomas, que de grâces! — Mais j'y mets une petite condition. — Je l'accepte, foi de premier rôle. — Je vous présente monsieur, joli garçon comme vous voyez, qui s'est sauvé de Rouen en habit de costume, pour être toujours prêt à entrer en scène, et je vous ferai voir son camarade, le plus intéressant blondin.... — Ah, mon cher Thomas, proposer deux sujets à une troupe déjà surchargée. Cinq hommes et deux femmes ! — Vous m'avez promis de vous soumettre à la condition imposée. — Et puis cela ne dépend pas

de moi, mon cher Thomas, je n'ai qu'une voix au comité. — Observez que monsieur, qui avant-hier jouait l'*Impromptu de Campagne* à Rouen, manie un violon comme vous votre Corneille. — Ah, il joue du violon? — Ce joli cavalier joue du violon? dit en minaudant madame Floridor. Monsieur joue du violon, répète la troupe en chœur. »

On se disposait à aller aux voix, et le comité, enchanté des politesses et des propos flatteurs de Guillaume, paraissait décidé en sa faveur, lorsqu'un petit homme à jambes torses entre dans le billard, frappant du pied, écumant de colère, et s'arrachant les cheveux : c'était le Crispin de la troupe, ses camarades, terrifiés à son aspect, pressentirent quelque coup inattendu, et on oublia le récipiendiaire, lorsqu'on entendit M. Poisson s'écrier d'une voix glapissante :

« Tout est perdu, désespéré. Nous sommes ruinés, égorgés, anéantis..» On se presse autour de lui, on le conjure de s'expliquer, et on s'apprend qu'on vient de rapporter Grandval avec une entorse qui ne lui permet pas de se tenir debout.

» Ciel, juste ciel, s'écrie à son tour Floridor, et il joue ce soir le coureur du roi de Maroc ! Il avait bien affaire d'aller au-devant de madame Céphise. Ce n'est rien, reprend Poisson, que l'accident de Grandval ; il aurait bien joué son coureur assis ; mais madame Céphise est enlevée. — Madame Céphise est enlevée ! — Dieu ! — Ciel ! — Et pour comble d'horreur, elle était d'intelligence. Écoutez ce funeste récit. La perfide n'a feint de venir aux Andelys, que pour se soustraire à un mari brutal. Un hussard superbe l'attendait sur la route, et l'a prise en croupe presqu'aux portes

de cette ville. Grandval, toujours grand, toujours magnanime, saute du fourgon, et saisit Céphise par la jambe. Elle s'attache à son raviseur, le hussard pique des deux, le coursier s'élance. La violence du mouvement enlève Grandval, et le jette à dix pas de là. Il tombe, le pied porte à faux, il enfle; Grandval veut se relever, il retombe aussitôt; on le remet dans le fourgon, et dans cet instant, on le descend à la porte de l'auberge.»

La troupe éplorée court à la porte pour s'assurer de l'état de l'infortuné Granval. Il avait le pied gros comme la tête, les douleurs lui faisaient faire des grimaces épouvantables, et il lui était aussi impossible de jouer assis que debout. Il y avait d'ailleurs un coup de théâtre auquel on ne pouvait pas renoncer : Le coureur du roi de Maroc sautait par-dessus la tête du

soudan d'Egypte. « Quel effet perdu! disaient les uns. Quel revers! disaient les autres. Quelle fatalité! disait madame Thomas. Manquer une recette aussi considérable, une recette que je croyais tenir. Vous la toucherez, madame, dit Guillaume en se balançant le corps et en grossissant sa voix. Je jouerai le rôle du coureur, et mon camarade, plus petit que moi, jouera celui de la sultane. Bravo, s'écrièrent les comédiens, s'écria madame Thomas, s'écrièrent les passans. » La réception des deux candidats fut proclamée à l'unanimité des suffrages, et le tambour de la ville, qui passait en annonçant le violon de l'Opéra, reçut ordre d'annoncer en même temps deux acteurs de Rouen, qui devaient remplir les principaux rôles.

Guillaume ne s'était pas informé si le sien était long ou court, difficile ou non : c'était un garçon qui ne

doutait de rien. Il s'était beaucoup amusé jusque-là, et il comptait sur un *crescendo* de plaisir. Une seule chose le chiffonnait un peu : c'était de savoir comment il déterminerait Charles à jouer la sultane.

Il fut le trouver, en se grattant l'oreille : c'est la grande ressource des gens embarrassés. « Ma foi, monsieur, je n'ai rien vu d'aussi original que cette troupe des Andelys, et je vous réponds que la comédie vous amusera. — Ah, tu reviens à tes folies. — Convenez, monsieur, que nous n'avons guère à choisir que de la folie ou de la tristesse. Que gagnez-vous à être mélancolique ? — Oh, rien. Mais fais tes sottises tout seul. — Non, monsieur, vous serez de moitié. — Je te réponds que non. — Je vous réponds que si. D'abord, vous êtes enrôlé dans la troupe. — Oh, il est fort celui-là — Et vous

débutez ce soir. — De mieux en mieux. Et quel est le rôle que monsieur Guillaume me destine ? Vous jouez la sultane Aliza, favorite du roi de Maroc. — Quelle extravagance! — Soit, mais vous serez sultane. — Mais. . . .— Pas de mais, monsieur. — Quand je me prêterais à cela, est-il possible que d'ici à ce soir ? . . .— Un commençant ne connaît pas de difficultés. Me voyez-vous inquiet de mon rôle ? — T'inquiètes-tu jamais de rien ? — Vous aurez une brochure en poche ; vous prendrez l'esprit de chaque scène dans les coulisses, et vous direz.... vous direz ce que vous voudrez. Vous aurez toujours plus d'esprit qu'un auteur qui me fait sauter par-dessus la tête du soudan d'Egypte, lorsque rien ne m'empêche de passer à côté de sa majesté. — En voilà assez. Je suis ennuyé et de ton soudan, et de ta

sultane favorite, et de tes sornettes. — Oh, vous y mettez bien de l'entêtement. Savez-vous ce qui en arrivera? — Et que peut-il en arriver? — Vous êtes annoncé au son du tambour. — Que m'importe? — Le public compte sur vous; il fera tapage; le commissaire s'en mêlera, il voudra vous forcer de jouer; vous ne voudrez pas céder à un commissaire, c'est tout simple; celui-ci vous emprisonnera; il faudra que vous déclíniez votre nom, et on vous réintégrera dans le château de votre oncle, qui vous mariera dans les vingt-quatre heures. — Tu crois que les choses iraient jusque-là, Guillaume? — Hé, monsieur, ces imbécilles de magistrats sont-ils jamais de l'avis des jeunes-gens? — Hé, de quoi diable aussi vous avisez-vous de me faire annoncer? — Ma foi, monsieur, j'ai tout fait pour le

mieux, comme lorsque j'ai écrit à mademoiselle d'Arancey. — Ne m'en parle plus, Guillaume, ne m'en parle jamais, — C'est bien dit; monsieur, oublions-là; venez vous mettre à table avec vos nouveaux camarades, et faisons connaissance le verre à la main. »

Charles se laisse entraîner, et Guillaume l'introduit dans une espèce de halle, qu'on appelait la salle à manger, où dix tables étaient toujours prêtes à recevoir le marchand, le roulier, l'officier, le postillon, et tous les animaux sujets aux droits de passe et d'auberge. Madame Floridor avait des vues sur Guillaume, et elle était connaisseuse. Madame Grandval, qui n'avait pas encore paru, était une brunette de vingt-deux à vingt-cinq ans, dodue, potelée, vive comme la poudre, et jolie comme un petit diable en dépit de

ses gazes et de ses linons reblanchis : elle jouait les soubrettes. Elle fixa Charles, et décida qu'il jouerait les amoureux comme un ange. M. Floridor, qui ne se passionnait pas pour les beaux garçons, examina Charles avec la sévérité d'un premier rôle : il lui trouva l'air novice, et lui fit faire avec le plus grand sérieux les évolutions théâtrales. « Présentez-vous à droite, à gauche... tournez toujours sur la pointe du pied de derrière ; restez-là. Le profil beau, très-peu de barbe, la taille médiocre et svelte. Marchez, monsieur ; doucement, plus doucement, à petits pas. Les mains croisées sur la poitrine, l'air modeste, embarrassé. Pas mal, pas mal. Voilà ce qu'il faut pour une sultane. Vous riez, monsieur, vous riez! Si j'étais connu à Paris, j'y aurais mes quinze cents livres comme un autre, et mes camarades feraient des élèves.

» A propos, messieurs, savez-vous vos rôles? — Non, monsieur. — Vous vous en occuperez après dîner. D'ailleurs, pas d'inquiétude. Ici comme partout, avec de l'effronterie, on fait de son public ce qu'on veut.

« A table, à table; dit Poisson. » Madame Grandval jeta un coup d'œil en dessous à Charles, qui fut machinalement s'asseoir auprès d'elle, bien qu'il détestât les femmes. Madame Floridor s'empara ouvertement de Guillaume, qui se plaça, et répondit à de continuelles agaceries de toute la force de ses genoux et de ses pieds.

Madame Grandval disait ce qu'il fallait pour intéresser; elle irritait par des mines piquantes; elle se servait aussi du genou quand la conversation languissait; elle acheva d'animer son voisin par des œillades qui n'étaient pas étudiées, parce que le

voisin lui plaisait, et le voisin stimulé d'une manière tout-à-fait nouvelle pour lui, finit par attaquer à son tour, et de façon à attirer l'attention de Guillaume. « Je vous le disais bien, Monsieur, une indigestion de truffes n'empêche pas de les trouver bonnes. A propos de truffes, M. Thomas, est-ce là le dîner ordinaire ? — Oui, Monsieur, quand on ne demande pas d'*extrà*. — Hé bien, j'en demande, Monsieur. Donnez-nous ce dindon que vous arrosiez ce matin, et quelques bouteilles du meilleur. — Je vous observe, Monsieur, dit madame Thomas, que les *extrà* se paient comptant. — Jamais de crédit avec nous, Madame, et nous sommes trop heureux que la société nous permette de payer notre bien-venue. »

Deux jeunes-gens beaux, bien faits et qui paient ! que de titres à la

reconnaissance du sexe ! Les avances de madame Floridor devenaient à chaque instant plus positives, et Guillaume y répondait de manière à lui donner des espérances : il était bien aise de s'établir tout-à-fait dans la troupe avant de se moquer d'elle. Charles se laissait aller aux charmes de sa voisine, et la comédie ne lui paraissait plus si ridicule. Le pauvre jeune homme était si neuf ! Floridor ne voyait rien, c'est assez l'usage au théâtre ; Grandval était au lit, et les absens ont toujours tort.

On se leva de table. Je ne sais trop ce que devinrent Charles et madame Grandval ; je crois qu'elle avait comme lui un goût décidé pour les petits coins..... Guillaume fit servir le café au billard, où se rassemblaient déjà les agréables de la ville. Tout payé, il lui restait six francs, et il défia le plus habile. Madame Floridor

était là, madame Grandval y venait ordinairement, et comme les petits bourgeois sont enchantés de fixer, à leurs dépens, l'attention des actrices, le défi fut accepté par un *quidam*, que Guillaume mène de petit écu en petit écu jusqu'au double louis, qui lui fut payé à regret, parce que madame Grandval n'avait pas vu qu'on pouvait sacrifier quarante-huit livres à l'occasion.

On peut, sans être trop modeste, s'occuper à deux heures d'un rôle qu'on doit jouer à six. La partie terminée, Guillaume s'empara des deux seules brochures que possédât la troupe, et chercha le camarade Charles. Le camarade ne se trouvant pas, il chercha la camarade Grandval, à peu près sûr que l'un lui ferait découvrir l'autre. Ne découvrant aucun des deux, il fallut bien appeler à haute voix. Charles sortit enfin

d'un certain réduit, où on ne logeait ordinairement que le bois et la paille. Il avait les joues très-colorées, et madame Grandval, qui ne s'amusait pas seule, sortit aussi dans un certain désordre, qui signifiait bien des choses, sur lesquelles, Guillaume, enchanté que monsieur s'amusât, eut la discrétion de se taire.

Charles se mit à l'étude d'assez bonne grace, et Guillaume, en riant de tout son cœur, se servait de ses épaules pour répéter le saut qu'il devait faire par dessus la tête du soudan d'Egypte. Rien ne lui paraissait si plaisant que cette équipée, que Charles eût difficilement partagée, si les agrémens de la petite brune n'eussent appuyé, d'une manière victorieuse, les raisonnemens du piqueur.

Lorsque ces messieurs eurent saisi l'esprit de leurs rôles et les répliques marquantes, ils jugèrent à propos de

donner relâche à leur mémoire fatiguée, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, M. Guillaume s'occupa des costumes. Il s'adressa à M. Floridor, qui joignait à l'emploi de premier rôle, celui très-désagréable de régisseur. M. Floridor observa qu'il jouait un souverain magnifique, vivant dans les délices, tenant la cour la plus brillante, et que quelqu'envie qu'il eût de rendre à Guillaume les politesses qu'il en avait reçues à table, il ne pouvait se dessaisir de la robe de chambre de M. Thomas. « C'est trop juste, mon camarade; mais voyons, que me donnerez-vous? — Un coureur maroquin, comme un coureur français, ne saurait courir en habit long. — C'est démontré jusqu'à l'évidence — Vous prendrez mon habit rose-pêche. — Fort bien. — Et pour lui donner un air étranger, vous mettrez le

devant derrière. — A merveille. Et avec quoi cacherai-je cette file de boutons qui ira du chignon à la chute des reins ? — Avec le petit manteau d'abbé du *Mercure galant*. — Charmant, M. Floridor, délicieux. — Une serviette roulée en turban, les babouches fourrées de Thomas, et vous voilà en scène. — Impayable, impayable ! Et notre jeune sultane, M. Floridor ? — Les cheveux tressés sur le haut de la tête, et la petite bande de gaze bleu et argent de madame Grandval, chiffonnée là-dessus ; le jupon piqué de ma femme, faufilé par le milieu du haut en bas, et servant de grande culotte ; le gilet de l'honnête criminel en tunique, et la robe de procureur en doliman ; pour poignard, le couteau à gaine de notre hôte, et au lieu de me l'enfoncer dans le flanc, comme l'ordonne l'auteur, votre camarade me

le passera adroitement sous le bras gauche, et vous lui recommanderez de prendre garde de m'estropier : allez. »

Guillaume riait comme un fou en rassemblant toutes ces guenilles des quatres coins de la maison. Charles rit aussi, en voyant les apprêts de cette espèce de mascarade ; ils rirent à n'en pouvoir plus en se regardant ainsi fagottés ; ils rirent en repassant leurs rôles : une seule leçon de madame Grandval avait fait de Charles un homme tout nouveau.

Pour faire honneur à ces messieurs, on les avait mis dans une chambre qui servait de foyer, et où se rendaient régulièrement dans les entr'actes les partisans du vin chaud et de l'eau-de-vie brûlée. Le prévoyant Guillaume crut qu'il était sage de mettre en sûreté les habits qu'ils venaient de quitter. Il fut les serrer dans

la commode de madame Floridor, qui l'assura, avec un sourire enchanteur, qu'il avait pris, avec le petit manteau d'abbé, l'air piquant et coquet de cette classe d'hommes que les femmes ne sauraient trop regretter.

Le soleil avait parcouru la moitié de la course qui lui est assignée par l'astronome nouveau ; ou selon le baron de Feneste, plus savant encore, le soleil, arrivé aux bornes de l'horizon, rétrogradait vers le lieu de son lever, et si on ne le voit pas revenir, c'est qu'il revient de nuit, ce qui prouve incontestablement que le soleil n'est pas lumineux ; de quelque façon enfin que ce phénomène quotidien s'opère, il faisait nuit aux Andelys ; les amateurs du vrai beau arrivaient à la porte de l'auberge ; le bureau était ouvert, la salle éclairée, et Guillaume se disposait à prendre son violon, et aller jouer un air

d'Opéra dans une coulisse, lorsqu'une grosse voix qu'il entendit sur l'escalier fixa toute son attention. Le bruit approche ; Charles est frappé comme Guillaume. Ils se regardent, ils pâlissent ; ils ne peuvent plus douter.... c'est M. Botte qui va traverser le foyer. Guillaume ne balance point ; il prend Charles par le bras, l'entraîne de chambre en chambre à l'autre bout de la maison, et Charles disait en respirant à peine : « Je suis perdu ..... je suis perdu. — J'avoue, monsieur, que le moment est critique, mais je ne désespère pas encore. Il faut retenir votre oncle ici, et nous sauver sans perdre une minute. Attendez-moi là. »

Il court chez Floridor. « Ah, mon ami..... l'événement le plus incroyable..... le plus heureux..... Ah, mon Dieu !...., à peine puis-je le croire !.... — Qu'est-ce donc ? — Avez-vous été

quelquefois aux Français ? — Jamais ; pourquoi ? — Et vos camarades ? — Hé, non, monsieur. Donner de l'argent pour voir ce que nous jouons tous les jours, et fort bien sans prétendre faire de comparaison.... — Ah, mon cher Floridor, quelle délicieuse surprise la fortune nous réservait ! — Mais expliquez-vous donc. — Monsieur Molé vient de descendre dans cette auberge. — Monsieur Molé ! — Monsieur Molé.

« — Quel événement ! mon ami. — Il faut en tirer parti, M. Floridor. Ce rôle que je ne sais pas où je resterai court vingt fois, je le lui ai vu remplir, à Paris, avec une finesse, une intelligence, une force ! il l'a choisi, bien qu'il soit court, certain d'en tirer un parti prodigieux. Et le saut, le saut, M. Floridor, le saut, c'est à lui qu'il faut le voir faire. — A son âge ! — Comme s'il n'avait que vingt

ans. — Ah, s'il voulait..... s'il daignait..... — Ce serait là le coup de maître. — On tiercerait dans la salle, à l'instant même. — Sans doute ; mais il est capricieux, original, bourru, et plutôt que de s'arrêter aux Andelys, il est homme à cacher son nom. — Peut-être, peut-être. L'honneur de relever une petite troupe, la générosité, la bienfaisance.... — Il faudra arracher son consentement à force d'instances, d'opiniâtreté. — Oh, parbleu, je n'en démordrai pas. — C'est justement au premier rôle de la troupe à lui offrir les respects de ses camarades, et à se charger de la proposition. — Je vais rassembler ces messieurs et ces dames. »

Guillaume, enchanté d'avoir monté la tête de Floridor, le laisse, va reprendre Charles, sort avec lui par une porte de derrière, et enfile le premier chemin qui se présente. « Hé,

où allons-nous, Guillaume — Où M. Botte n'est pas. — Et nos habits, qui sont restés là-bas ? — J'ai cinquante-deux livres dans mon gousset. — Et comment nous habiller avec cette bagatelle — Comme nous pourrons. — Et si on nous rencontre, faits comme nous voilà — On rira, et nous laisserons rire. Allons, monsieur, marchons; nous avons la nuit à nous : profitons-en, et demain on verra. »

Les cabaretiers des Andelys n'ont pas tous les jours des voyageurs qui arrivent en poste, et dont on peut porter le tintamare sur le mémoire. Thomas, ravi du ton tranchant de M. Botte, le conduisait au bel appartement, le bonnet dans une main, et une chandelle allumée dans l'autre : madame Thomas suivait avec la mouchette de cuivre, le pot à l'eau, la cuvette de faïence et la serviette blanche,

et M. Botte répétait les questions qu'il avait faites dans toutes les auberges où il s'etait arrêté. « N'est-il pas arrivé deux jeunes-gens ce matin ? — Oui, monsieur, deux acteurs de Rouen. — Ce n'est pas de cela que je vous parle. — Ils vont jouer dans une pièce nouvelle. — Morbleu, laissez là vos comédiens. — Ils vous feront le plus grand plaisir. — Paix. — Et si vous voulez vous délasser..... — Te tairas-tu, bourreau. — Comme il vous plaira, monsieur.

» — N'as-tu pas vu, bavard, un jeune homme en habit vert galonné ?.. — Oui, monsieur; c'est avec cet habit-là qu'il joue le valet de *l'impromptu de campagne*. — Réponds par oui, ou par non. N'est-il arrivé dans la journée que tes deux comédiens ? — Pas davantage, monsieur. — Envoie tes gens s'informer partout de deux jeunes-gens qui doivent avoir

passé par ton bourg, et en attendant leur retour, prépare-moi un bon souper et un bon lit. — Oui, monsieur. »

Floridor, ennuyé d'attendre ses camarades, était allé leur apprendre lui-même la grande nouvelle. L'arrivée de M. Molé excita le ravissement, le délire. — Madame Floridor fit lever le rideau, et annonça au public l'acteur incomparable, et l'espoir qu'on avait de le voir jouer le soir même. Le public applaudit avec un enthousiasme qui allait jusqu'à la fureur, et toute la troupe, en habits de costume, s'achemina vers la chambre de monsieur Botte.

Floridor, décoré de sa robe de chambre d'indienne, marchait fièrement à la tête des siens. Poisson, taquin comme un comique, cherchait à se glisser en avant, et à ravir

à son premier rôle une prérogative que chacun lui enviait. Floridor, vaniteux et jaloux, s'arrête, et toisant le petit homme d'un air dédaigneux : « Je n'imagine pas, monsieur Poisson, que vous prétendiez haranguer M. Molé. — Je peux y prétendre comme un autre, Monsieur. — Et de quel droit, Monsieur? — Du droit qu'a l'orateur en titre... — L'orateur en titre ? oui, quand il s'agit d'annoncer une pièce changée, un rôle à jouer la brochure à la main ; mais l'honneur de rendre hommage à un homme célèbre m'appartient, je m'en saisis, et j'imposerai silence aux raisonneurs. — Toujours orgueilleux, M. Floridor. — Peut-on l'être avec vous, M. Poisson ? — Vous n'étiez pas si arrogant quand vous vendiez des pillules. — Ni vous, quand vous dansiez sur la corde. — On ne m'a jamais menacé de me faire danser

dessous. — Insolent ! — Faquin ! »

Thomas sortait de la chambre de M. Botte. « Mes amis, vous me faites trembler. Que le grand homme n'entende rien de vos démêlés, je vous en conjure. « Le grand homme, qui n'était ni sourd ni patient, ouvre sa porte, et demande, avec son ton ordinaire, ce que lui veulent ces masques, et ce que signifie le carillon infernal dont on lui fatigue les oreilles.

M. Floridor range ses camarades en demi-cercle, et s'avançant de deux pas, et portant la main à son turban : « Ainsi que les habitans d'un climat nébuleux languissent dans la froidure et l'humidité, ainsi les premiers rayons d'un soleil brillant réchauffent et raniment... — Que veut dire ce galimathias ? Croyez-vous avoir affaire à un bouffon ? — Un bouffon, non, M. Molé; nous savons

de reste que ce n'est pas votre genre. — Monsieur Molé ! mon genre ! — Refuserez-vous de faire les délices de cette ville, de rétablir nos affaires ? — Mais je crois, le diable m'emporte, qu'ils me prennent pour un comédien. — Comédien sublime. — Etonnant. — Admirable, et nous vous admirons. — Finissons cet impertinent badinage : je me nomme Botte. — Botte ! ah, ah, ah ! — Oui, corbleu, Botte, négociant connu et considéré dans les deux mondes. — On nous a prévenus, M. Molé, que vous cacheriez votre nom. Faites-nous seulement la grace de jouer le coureur du roi de Maroc, dans lequel vous faites tant d'effet. — Allez au diable.

» — M. Molé, nous vous avons marqué tous les égards, tous les respects auxquels un demi-dieu peut prétendre ; observez, s'il vous plaît,

que nous avons épuisé les moyens doux. — Auriez-vous l'intention d'en employer d'autres ? — Vous jouerez la comédie, malgré vous, s'il le faut. — Mais c'est un coupe-gorge que cette maison. — Je vais déclarer au sous-préfet que nous partons sans payer nos dettes, s'il ne détermine monsieur à se prêter à la circonstance. — Et moi, dit madame Thomas, je vais briser une roue de sa voiture. — Par la mort, s'il vous arrive d'y toucher, je fais murer votre porte, dût-il m'en coûter vingt mille francs. »

Baptiste arrive, rouge, blanc, violet, une joue enflée, un œil tout noir. « Criez, criez bien fort ; il s'est passé de belles choses, pendant que vous disputez. » On donne un moment de relâche à M. Molé pour écouter Baptiste.

» Je venais d'abreuver mes che-

vaux, et je chassais les pauvres bêtes devant moi, lorsque je me trouve nez à nez avec vos acteurs qui paient des dindons et qui cajolent vos femmes. — Au fait, dit Floridor. — Je leur demande poliment ce qu'ils font à l'autre bout de la ville : le plus grand m'allonge un coup de poing. . . . (vous voyez ma joue et mon œil) et ils se mettent à courir, comme si le diable les poussait. Je prends mes sabots à la main, et je cours après eux, en criant au voleur : le plus grand s'arrête, et me dit que si je continue à crier, ou si je fais un pas de plus il m'assommera sur la place. Je reste immobile, je me tais, et je les vois tirer du côté de Louviers.

« — Ah, mon Dieu, s'écrie Floridor, et le jupon piqué de ma femme, et mon habit rose-pêche! Et la recette! dit madame Thomas en sanglottant Et le manteau d'abbé, dit Poisson,

et la robe de procureur. Au moins les Floridor sont nantis. Ils ont les habits des deux traîtres ; mais le magasin. — Je suis nanti, je suis nanti! je jouerai le *Misantrope*, le *Dissipateur*, le *Glorieux*, avec un habit de livrée, ou avec un frac bleu-barbeau, n'est-ce pas !... Mon cher habit rose-pêche ! »

M. Botte secoue les oreilles en entendant parler du frac bleu-barbeau.

« Ce n'est pas tout, dit Baptiste. Voilà un porte-feuille que j'ai trouvé près de la porte de derrière, qui était ouverte contre la coutume, et par laquelle les nouveaux venus se sont sans doute envolés. — Voyons, voyons, dit Floridor ; ces gens-là paraissaient à leur aise, et nous pourrions trouver ici quelque billet de banque, qui nous dédommagerait amplement de toutes nos pertes...

Bah! un billet doux, un second, un troisième. . . Sophie d'Arancey aurait bien mieux fait de signer des lettres de change.

» — C'est mon coquin de neveu, crie M. Botte en frappant avec force ses deux genoux de ses deux mains. — C'est votre neveu! vous paierez le jupon piqué de ma femme, et mon habit rose-pêche. — Et les effets du magasin. — Je ne paierai rien. Ce qu'on vous a laissé vaut mieux que toutes vos guenilles. Qu'est-ce que c'est donc que ces saltimbanques-là? — Des guenilles, des saltimbanques! fussiez-vous à la fois Molé, Préville, Lekain, vous nous ferez raison de vos refus, de vos mépris, de vos injures. — Je vous ferai tous coucher en prison. Et toi, l'homme à la joue enflée, va me chercher des chevaux à la poste; que je prenne à l'instant la route de Louviers. »

« Vous ne partirez pas, vous ne partirez pas, s'écrient tous les comédiens ensemble. » Et ce grand diable de Floridor porte la main sur la garde de son sabre tragique. Monsieur Botte a laissé son couteau de chasse sur sa table ; mais furieux de se voir traiter ainsi, il arrache un balai des mains de madame Thomas, et il allait frapper à droite et à gauche, lorsque Charles et Guillaume entrent précipitamment, et saisissent à la gorge Floridor et Poisson. Ils allaient étrangler chacun leur homme, si quelques cavaliers de gendarmerie, qui leur servaient d'escorte, n'eussent séparé les combattans.

Ces messieurs partaient pour faire une patrouille sur le chemin de Louviers, et ils n'étaient point à cent toises des dernières maisons, lorsqu'ils entendirent quelqu'un crier au voleur : c'était Baptiste. Ils retour-

nèrent au galop, et tombèrent sur la sultane et le coureur du roi de Maroc, très-mortifiés de cette rencontre. Leur accoutrement annonçant quelque chose d'extraordinaire, on s'empara de leurs personnes, le pistolet au poing, et on leur fit subir un interrogatoire sur la grande route.

Un des principes de Guillaume était que de deux maux il faut choisir le moindre. Il jugea qu'il valait mieux tomber dans les mains de M. Botte, en disant la vérité, que d'aller en prison par des mensonges : il déclara donc les choses précisément comme elles étaient. Leurs gardes, toujours prudens, voulurent constater les faits et ils ramenèrent nos Turcs à l'auberge, où ils arrivèrent fort à propos pour tirer le cher oncle d'embarras.

« Messieurs, dit M. Botte aux gendarmes, gardez bien ce drôle-ci, je

vous en conjure ; prenez garde qu'il n'échappe encore. Pour celui-là, ce n'est qu'un valet libertin auquel je ne m'intéresse pas ; vous pouvez le lâcher, et je vous réponds de tout. Je me nomme Botte, et je le prouve. »

Ce nom était connu partout, et l'examen de quelques papiers constata l'identité. M. Botte ne reçut de l'officier que des marques de considération et de condescendance, et les pauvres comédiens, confus d'être joués, désespérés de la perte de leur recette, se regardaient avec des visages allongés. Madame Thomas était aller retirer leur éclanche de la broche, et son mari, courbé jusqu'à terre, pressait les genoux de M. Botte, et les mouillait des larmes de la cupidité. « Voilà, Monsieur, dit l'officier, bien des infortunés qu'il vous serait facile de rendre à la gaîté. — Oui, en payant la recette,

n'est-ce pas ? — C'est une bagatelle pour vous. — Je donnerais mon argent à des gens qui ont débauché mon neveu ! — Non pas, monsieur, c'est lui qui s'est présenté à la troupe, et franchement il n'avait pas d'autre ressource. — Des gens qui ont voulu me forcer, moi, à faire la parade avec eux ! — Ils rendaient hommage au talent qu'ils vous supposaient. — Des gens qui voulaient briser ma voiture ! — Pardonnez un égarement causé par l'enthousiasme. — Je ne pardonne rien, je ne donnerai rien. — Faites cela pour moi, à qui vous devez peut-être quelque chose. Je vous ai ramené un neveu que vous aimez, que peut-être vous n'auriez trouvé de long-temps. — J'ai prononcé, je ne donnerai rien ; mais je dois une gratification à vos cavaliers. Voilà dix louis, distribuez-les comme vous voudrez. » C'était

au moins le double de la recette.

« Monsieur reprit l'officier, mes cavaliers ne reçoivent rien que du gouvernement, qui les paie toute l'année pour faire leur devoir. Vous m'avez autorisé à distribuer l'argent comme je le voudrais ; voilà l'usage que je crois en devoir faire. » L'officier s'approche de Floridor et lui donne les dix louis.

« Vous êtes un brave homme, monsieur, lui dit tout bas le cher oncle. Faites-moi le plaisir de souper avec moi. »

Ici la scène changea tout-à-fait. M. Botte reçut au moins une révérence et une bénédiction par écu. « C'est assez, criait-il : ils vont me fatiguer de leurs politesses autant que de leurs extravagances. Je ne vous ai rien donné, adressez vos remerciemens à monsieur. »

Floridor fut gaîment rendre l'argent au public ; Guillaume attendait le dénouement dans la cuisine ; Charles restait pétrifié dans un coin. L'officier le prit par la main, et le présenta à son oncle, qui était brusquement rentré dans sa chambre. « Enfin, vous voilà donc, monsieur, vous qui me faites courir de toutes les manières, vous qui avez failli à me faire couper les oreilles d'un receveur de gaillote, et qui êtes cause qu'ici on me turlupine, on m'insulte. Vous êtes un joli garçon, monsieur. — Mon cher oncle..... — Hé, malheureux, je le sens trop que je suis votre oncle ; c'est vous qui l'oubliez; Pourquoi, monsieur vous êtes-vous sauvé de mon château ? — Mon cher oncle, cette lettre... — Hé bien, cette lettre ? — Cette demoiselle que je ne connais pas encore..... — Qui vous l'a dit ? — Mais cette lettre, mon oncle,

— Pourquoi jugez-vous, monsieur, sur une phrase qui n'est pas terminée? — Il me semble qu'elle l'est, mon cher oncle. — Elle ne l'est pas, monsieur. — Ah, je me la rappelle trop pour mon repos et mon bonheur : demain je le présente à sa future qu'il ne connaît pas encore. — Je vais vous dire la fin de la phrase, monsieur, ce que j'aurais ajouté, s'il n'eût pas fallu vous chercher par monts et par vaux : Je le présente à sa future qu'il ne connaît pas encore comme moi. J'ai étudié la tête et le cœur de mademoiselle d'Arancey : je suis content d'elle, et elle sera ma nièce. Hé bien... hé bien.... monsieur l'officier, à moi... venez donc. A quel homme ai-je affaire, bon Dieu! il est prêt à se noyer quand on ne fait pas ce qu'il veut, et il se trouve mal quand on lui cède. — Non..... non, mon oncle... c'est que la surprise, le ravissement...

— Prenez ce verre de vin, et allez quitter vos chiffons. Que dirait votre Sophie, si elle vous voyait dans ce grotesque équipage ? Que doit-elle penser depuis deux jours qu'elle n'a entendu parler de moi ? La pauvre enfant souffre horriblement, j'en suis sûr, et cela, parce que monsieur ne donne pas aux gens le temps de finir leurs phrases. »

Charles passant en un instant d'un état désespéré au comble du bonheur, Charles ne se possédait pas. Il embrassait son oncle, il embrassait l'officier ; il revenait à son oncle, et les plus douces étreintes, et les caresses les plus tendres, et les expressions de la plus touchante reconnaissance, tout concourait à faire oublier à M. Botte ses fatigues et ses inquiétudes. « Allons, Charles, allons, en voilà assez ; nous ne sommes pas des femmelettes. Allez reprendre vos ha-

bits ; je vous parlerai raison à votre retour. »

En revenant de chez Floridor, Charles rencontra sa petite Grandval, qui le cherchait peut-être. Elle le regarda d'un air qui voulait dire : c'en est donc fait, je vous perds. Charles baissa les yeux et rougit. La petite lui prit la main : « Non, lui dit-il, non. Vous m'avez fait oublier un moment ce que j'adore ; mon égarement n'ira pas plus loin. »

Lorsque le jeune homme rentra, M. Botte était plongé dans une profonde méditation. « Asseyez-vous là dit-il à son neveu ; ne m'interrompez point, et n'oubliez pas ce que je vais vous dire : vous pourrez le redire à vos enfans.

« L'engagement que vous allez contracter est le plus saint que je connaisse ; il est la base de tous les liens sociaux, et celui-là seul est

digne d'être père, qui s'est montré enfant soumis. Si malgré ma défense, vous fussiez retourné à la ferme ; si vous vous fussiez permis le moindre éclat qui eût pu nuire à mademoiselle d'Arancey, vous n'étiez pas digne d'être son époux ; jamais vous ne l'auriez été ; j'en avais fait le serment, et vous savez si je l'aurais enfreint.

» Je sais que l'amour n'est pas éternel..... Vous ne le croyez pas aujourd'hui ; le temps vous convaincra de cette triste vérité. Vous sentirez alors que pour être toujours estimable, une épouse jolie a quelquefois des sacrifices à faire au devoir. J'ai voulu m'assurer que mademoiselle d'Arancey sût toujours remplir les siens. Je lui ai successivement imposé toutes les privations qui devaient froisser son cœur. Au mot vertu, elle s'est soumise, sans con-

naître mes vues sur elle, et je me suis dit : elle sera toujours respectable. Elle réunit tout les avantages que je peux désirer pour mon neveu ; elle sera sa femme. Dans huit jours vous serez unis, et puissiez-vous être les modèles des époux, comme vous l'êtes des amans

M. Botte se leva et fut embrasser Charles. Le jeune homme crut que le moment pouvait être favorable à Guillaume ; il hasarda de parler du service qu'il en avait reçu. » Je sais que vous lui devez la vie ; il recevra des marques de ma reconnaissance ; mais il n'a pas de mœurs, et rien dans mon esprit ne peut balancer un tel vice : il ne rentrera jamais chez moi.

» Allons, mon officier ; à table et que la réunion de l'oncle et du neveu soit célébrée le verre à la main. »

CHAPITRE IV.

Départ des Andelys. Projets de mariage.

CHARLES était couché dans la chambre de son oncle : on se loge comme on peut aux Andelys. Il était éveillé, il prêtait l'oreille, et monsieur Botte paraissait disposé à ronfler encore long-temps. Charles était pressé, très-pressé de partir ; mais éveiller son oncle ! il n'y a personne qui l'osât. Cependant le temps s'écoule ; Charles s'impatiente, et dans son impatience, il renverse la table de nuit et son contenu. M. Botte saute du lit, et se jette bravement sur son couteau de chasse ; Charles

se met à rire ; l'oncle se met en colère. « Ce drôle-là ne fera jamais des sottises. — Mon cher oncle, c'est un accident — On prend gárde à ce qu'on fait, monsieur. — Je vous demande mille pardons, mon oncle. — Pardon, pardon, c'est toujours là son refrein.

» — Nous allons partir, n'est-ce pas, mon cher oncle ? — Monsieur me donnera, je l'espère, le temps de déjeûner. — Oui, mon cher oncle — C'est bien heureux. — Mais..... — Quoi, mais ? — Vous disiez hier que, depuis deux jours, mademoiselle d'Arancey n'a entendu parler de vous. — Est-ce une raison pour que je ne déjeûne point ? — Me voilà habillé, mon oncle, et je vais vous faire servir. — A la bonne heure. — Mon oncle..... serez-vous long-temps à table ? — Corbleu ! j'y passerai le temps qu'il me plaira. Il est unique

que monsieur prétende disposer de . . estomac comme de mon cœur. Allez, monsieur, allez donner vos ordres. »

Charles descendit à la cuisine. Guillaume, de son côté pensait aussi au déjeûner, et paraissait aussi gai que si l'avenir le plus brillant se fût présenté à lui. Charles attribua sa gaîté à l'ignorance où il était encore de l'inflexibilité de son oncle, et il l'aborda d'un air assez triste. « Qu'est-ce, monsieur, je vous croyais reconcilié avec M. Botte ? — Et j'épouse ma Sophie. — Votre grand sérieux est donc un effet anticipé du mariage ? — Mon ami, je ne m'afflige que pour toi. — Moi, monsieur je ne m'afflige de rien. — Mon oncle ne veut pas absolument te reprendre. — Il a raison ; un homme comme moi n'est pas fait pour être valet. — Mais je n'ai pas d'argent à te laisser. — Est-il

dans l'ordre qu'un comédien en ait ? — Quoi, tu restes dans cette troupe ? — Il faut commencer quelque part. — Je te quitte à regret. — Nous nous reverrons quand je serai aux Français. — Tu comptes arriver là ? — C'est le but de tout comédien, comme la papauté est celui du dernier moine italien. — Adieu donc, mon cher Guillaume. — Adieu, monsieur. — Je te souhaite bien du bonheur. — Je souhaite que vous ne vous noyez pas de regret d'avoir reçu le sacrement..... — Oh, ciel, que dis-tu là ? — Ce serait bien plus sage que d'avoir voulu mourir parce qu'on vous le refusait. »

L'oncle et le neveu déjeûnèrent et partirent. Charles demanda à M. Botte où il le conduisait. Droit à la ferme, répondit le bon parent. Charles tressaillit de joie ; mais bientôt des souvenirs presqu'effacés se

retracèrent à sa mémoire ; il tomba dans une foule de réflexions qui répandirent un froid glacial sur sa jolie figure. « Que diable y a-t-il donc encore, monsieur ? Je vous marie selon vos vœux, et vous paraissez mécontent. — Mon cher oncle, je crains, je tremble..... — Finissons, qui peut vous faire trembler ? — Mademoiselle d'Arancey est-elle instruite de vos projets ? — Je ne me suis pas positivement expliqué. — Elle résistera, mon cher oncle. — Je voudrais bien voir cela, par exemple. — Mais si cela était, mon cher oncle ? — Hé, quelle serait la raison de cette résistance ? — Son respect pour son père... — Elle a raison de respecter son père ; elle aurait tort de ne pas se marier. — Elle ne se mariera jamais sans son consentement. — Peut-elle le lui demander ? — Doit-elle s'en passer, mon oncle ? — Elle doit

accepter une alliance qui relève une famille ruinée ; elle le doit peut-être considération même pour son père. — Elle sait combien M. d'Arancey tient à la noblesse, et malheureusement nous ne sommes pas nobles. — Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'est-ce que c'est? Une famille, illustrée par un demi-siècle de probité et de travaux utiles, serait au-dessous de gens qui ne peuvent se targuer que de vieux parchemins, et qui traînent un nom qu'ont illustré leurs ancêtres? Mademoiselle d'Arancey mépriserait-elle notre honorable roture? Rougirait-elle d'être la femme d'un homme qu'elle n'a pas honte d'aimer? — Sophie vous estime, elle vous respecte, et ne sera retenue que par la crainte d'offenser son père. — Dites-moi, monsieur, dans quel temps vous a-t-elle parlé des ses scrupules? Est-ce lorsqu'elle vous portait

le fromage à la crême dans sa petite corbeille d'osier ? — Non, mon oncle. — Qu'elle recevait vos lettres en allant ou en revenant du château ? — Non, mon oncle. — Est-ce dans le temps qu'elle s'échappait de la ferme pour aller déposer ses billets dans le creux du vieux orme ? — Non, mon oncle. — Ah, j'entends, c'est lorsqu'elle ne vous aimait pas encore. Apprenez, monsieur, que l'amour parle plus haut que des lettres de noblesse, et qu'elles ne feront pas rejeter un jeune homme charmant... — Ah, mon cher oncle !.. — Oui, monsieur, vous êtes charmant, vous le savez de reste, votre Sophie le sait mieux que vous, et de vieux préjugés !... — Ah, mon cher oncle, Sophie avoir des préjugés ! — Hé, pourquoi pas ? la croiriez-vous parfaite ? La perfection, monsieur, n'est pas le partage de l'humanité, et

la versatilité des opinions nous est commune à tous. Apprenez à voir les choses telles qu'elles sont, et ne dites pas : Ma femme est sans défaut; dites au contraire : Elle en a, mais je les supporterai, parce qu'il faudra qu'elle supporte les miens. Au reste, de toutes les femmes que je connais, mademoiselle d'Arancey est celle qui approche le plus de la perfection ; elle y parviendrait, s'il était dans notre nature d'y atteindre. Elle vous convient à tous égards ; je veux que ce mariage se fasse, et corbleu, il se fera. »

Il n'est pas difficile de persuader un homme qui ne propose des difficultés que pour le plaisir de les voir résoudre. Charles se garda bien de combattre plus long-temps une opinion qui berçait si agréablement ses rêves les plus doux. Il revint à ces sentimens toujours si vifs et si purs

qu'inspire un bonheur prochain et légitime. Une gaîté franche succéda aux craintes qui l'avaient bannie un instant, et M. Botte, aussi vif que son neveu, aussi pressé de jouir à sa manière, riait, en jurant après les postillons, qui ne secondaient pas son impatience. Son imagination prévoyait tout, arrangeait tout, faisait succéder un tableau à un autre. D'abord, mademoiselle d'Arancey, incertaine de son sort, doit être cent fois le jour sur la porte de la ferme, et le recevra à la descente de sa chaise; et puis, elle ne saura que penser, quand on lui présentera Charles, avec qui on lui avait interdit toute espèce de relation. M. Botte déclare ensuite ses vues avec la dignité d'un grand parent; on ne répond rien, parce qu'on est modeste; mais un sourire qui s'échappe, un tendre embarras, trahissent l'incarnat

de la pudeur. Vient ensuite la lecture du contrat. Une grande fortune et tous les agrémens qu'elle procure, ne rendront pas Charles plus aimable, mais feront aimer un peu l'oncle à qui on les devra, et ce château, où on est né, rétabli dans sa première splendeur, et la cérémonie nuptiale, et le rideau du mystère tiré de la main du bienfaiteur des jeunes époux, et le moment du réveil donné encore à l'amour, et celui de la réflexion tout entier à la reconnaissance; Sophie embrassant tendrement son oncle, et le pressant contre son cœur; Charles, radieux et fier, levant sur son épouse des yeux pleins de feu encore; la jeune épouse baissant langoureusement les siens... M. Botte trouvait tout cela charmant, et en courant il oubliait les heures des repas, et il mangeait en courant, il dormait en courant, et Charles, qui

ne dormait pas, avait à peu près les mêmes idées que son oncle, et les sentait bien plus vivement.

M. Botte n'arrêta à son château que le temps nécessaire pour expédier à Horeau cette lettre qui avait tourné la tête de Charles, et qui l'avait poussé droit à la rivière; cette lettre qui demandait au jour, à l'heure, à la minute, le tapissier, le peintre décorateur, vernisseur, badigeonneur; qui demandait des meubles, des stucs, des couleurs, des pinceaux. En vain le valet de chambre s'épuisait en questions sur la santé de monsieur; en vain la femme de charge fatiguait un bras potelé, qui s'allongeait et offrait respectueusement un bouillon. A la ferme d'Arancey, à la ferme, criait M. Botte, et le postillon fouette ses chevaux, et le valet de chambre reste la bouche ouverte et une main en l'air, et la femme de charge stupé-

faite, laisse tomber l'écuelle d'argent sur le pavé.

Mademoiselle d'Arancey n'avait pu voir dans M. Botte qu'un homme d'une probité rigide. Ces hommes-là forcent notre estime, lors même qu'ils nous contredisent; on voudrait les aimer, et mademoiselle d'Arancey sentait qu'elle n'aimerait jamais que la vertu aimable. Quelquefois elle avait cru démêler à travers la brusque sévérité du cher oncle une teinte de sensibilité, qui ne s'accordait pas avec ses expressions. Elle saisissait avec vivacité l'ombre du plus faible espoir, et M. Botte, en fronçant le sourcil, faisait tout évanouir. Quelquefois elle retenait, combinait, pesait, calculait des mots échappés qui annonçaient de secrets desseins. C'est sur sa couche solitaire, d'où l'inquiétude et l'amour avaient banni le sommeil, qu'elle espérait et désespérait

tour à tour. Attendait-elle quelque chose de M. Botte ? les préjugés de son père lui arrachaient des larmes ; ne voyait-elle qu'un long avenir partagé entre l'amour et les privations? ses pleurs coulaient encore, et elle répétait ces tristes mots : « Ah, mon ami, que de peines nous nous sommes préparées ! »

Elle n'aimait plus Georges du tout. Toujours très-réservé sur ses propes secrets, il était d'une pénétration fatigante, et il disait sa façon de penser avec une franchise qui devenait désagréable. Il ne concevait pas qu'un homme très-riche visitât tous les jours une demoiselle très-pauvre, pour lui répéter à chaque visite qu'elle n'épouserait jamais son neveu. Il rougissait, il pâlissait, en ajoutant que M. Botte disait tout le contraire de ce qu'il pensait ; et Sophie, la bonne, la douce Sophie, dépitée de

ce qu'on voulût la deviner malgré elle, rougissait, pâlissait à son tour; elle allait dans sa chambre réfléchir en liberté, combiner de nouvelles idées sur les observations de Georges, et des larmes, toujours des larmes, étaient le résultat des plus tristes réflexions. Il ne lui restait pour appui que le témoignage d'une conscience pure, qui répand un charme jusque sur la douleur. C'est ainsi qu'une femme estimable arrive à la vieillesse sans avoir connu les jouissances; mais c'est alors qu'elle est payée de ses sacrifices par les soins de l'amitié et les hommages des gens de bien; c'est au milieu d'eux qu'elle passe de la vie au néant sans crainte et sans regrets, après avoir vu ces victimes des illusions passagères perdre tout avec leurs charmes, être livrées à un abandon effrayant, et poursuivies jusque dans la tombe par la honte et le mépris.

Le père Edmond, étranger depuis long-temps aux mouvemens tumultueux du cœur, ignorant ce qui se passait dans celui de sa demoiselle, et dans ceux de quelques personnes qui l'intéressaient fortement, le père Edmond jouissait du bien qu'il avait fait, de celui qui se proposait de faire encore, et il se délassait de ses travaux en relisant sa vieille Bible couverte en veau, et garnie en lames de cuivre. Souvent il levait les yeux vers le ciel, et il disait avec foi et onction : Voilà ma patrie ; une vie sans tache m'en assure la jouissance. Telles étaient les situations différentes des membres de cette famille que nous avons perdus de vue depuis long-temps.

On préparait une fête, une très-grande fête au village. Le curé, persécuté, banni, proscrit, allait rentrer dans sa cure : c'était un bien honnête homme que ce curé-là !

Il n'était ni cagot, ni exigeant, car il savait que les hommes les plus simples n'aiment pas qu'on ne leur conte que des sornettes, ni qu'on prétende les mener par le nez.

Il ne questionnait jamais les petites filles à confesse, ce qui plaisait fort aux mamans, qui se souvenaient d'avoir appris certain petit péché au tribunal même de la pénitence. Il ne recevait jamais de femme au presbytère, ce qui plaisait fort aux maris; il ne s'informait jamais des secrets des familles, ce qui plaisait fort à tout le monde.

Il enseignait littéralement le catéchisme, tel qu'il avait plu à monsieur l'évêque de le faire, et il n'entreprenait jamais de rien expliquer, parce que, disait-il les articles de foi n'ont pas besoin d'explication.

Mais tous les dimanches il prêchait contre un vice, ou il louait une vertu,

et on le croyait comme l'évangile, parce qu'on ne lui connaissait pas de vices, et qu'on le voyait pratiquer toutes les vertus. D'autres disent tous les jours : Ne faites pas ce que je fais, faites ce que je vous dis. Hé, de quel droit me prêches-tu, si tu ne vaux pas mieux que moi ?

Notre curé soignait, consolait les malades ; il secourait ses pauvres, il arrangeait les procès, il réconciliait les époux, et il engageait celui qui avait tort à se corriger, et l'autre à être patient.

L'office du dimanche terminé, il permettait, il encourageait le travail, parce qu'il croyait qu'on fait moins de mal en conduisant sa charrue, qu'en s'enivrant de mauvais vin. Il répondait à un curé du voisinage, qui lui reprochait son indulgence : Je serais de votre avis, mon cher confrère, quand le soleil cessera de se

lever le septième jour. Mais si la nature est sans cesse en activité, pourquoi l'homme, qui n'en est qu'une faible émanation, cesserait-il d'agir, surtout si son travail est nécessaire à l'existence de sa famille ?

Il ne défendait point qu'on dansât quelquefois, parce qu'une gaîté décente n'a rien que d'innocent; que le violon rapproche les jeunes filles des jeunes garçons, et qu'en facilitant les mariages, ce rapprochement tend à l'exécution du précepte : *Croissez et multipliez*; et il répondait au curé son voisin : mon cher collègue, il faut qu'un jeune homme bien constitué se marie promptement, ou qu'il porte le trouble dans les familles.

Il ne haïssait pas le plaisir, et de temps en temps il rassemblait chez lui quelques-uns de ses paroissiens. Un dîner frugal et une pointe de

bonne humeur délassaient le pasteur, en civilisant le troupeau. La chansonnette n'était pas interdite, pourvu qu'elle ne fût pas grivoise. L'harmonie, le travail et la santé étaient fixés dans le village.

Un malheureux, hypocrite depuis sa naissance jusqu'en mil sept cent quatre-vingt-neuf, avait fait chasser le bon curé, dont il convoitait le presbytère, et tous ces villageois regrettaient leur digne père.

Quand il put reparaître *sans danger*, car notre curé n'avait jamais ambitionné la palme du martyre, il écrivit à ses paroissiens une lettre affectueuse, et il l'adressa au père Edmond, parce qu'il était le plus âgé du village, celui qui chantait le mieux au lutrin, et qui figurait avec le plus de dignité aux processions, qualités qui ne lui paraissaient pas indifférente; car, disait-il, c'est par les

yeux et les oreilles qu'on arrive à l'imagination, et c'est par l'imagination qu'on mène les hommes. Loués soient ceux dont les efforts ne tendent qu'à les mener au bien.

Le père Edmond, flatté de la préférence que lui accordait son curé, commença par mouiller sa lettre de ses larmes, puis il alla la lire de maison en maison. Partout on lui présentait le grand fauteuil, il s'asseyait, tirait ses lunettes, relisait la lettre, recommençait à pleurer, et gagnait une autre chaumière.

Ceux à qui il avait lu le suivaient en chantant, l'un l'*Alleluia*, un autre le *Te Deum*, un troisième le *Magnificat*, un quatrième le *Rorate cœli*; ce qui faisait un concert aussi discordant qu'il était pur et naïf : de sorte que lorsque le père Edmond sortit de la dernière cabane, tous les habitans étaient rassemblés autour de lui.

Comment recevra - t - on monsieur le curé ? quels honneurs lui rendra-t-on ? On propose, on discute, on délibère, on parle tous à la fois. On sonnerait bien la cloche, mais on en a fait des gros sous, ou la culasse d'un canon ; on tendrait bien l'église, mais on a fait des guêtres avec la draperie noire, et on a doublé des habits avec la draperie blanche, . . . Que diantre fera-t-on, car enfin il faut faire quelque chose... Ah, illuminer comme à Paris, mordienne.... Non, non, c'est trop mondain cela.... Mon Dieu, que ferons-nous ?

Le père Edmond se fait soulever sous les bras pour monter sur une escabelle. Dès que sa tête blanchie est élevée au - dessus de celle des autres, on juge qu'il veut parler, le tumulte s'appaise, un profond silence règne dans l'assemblée, parce que dans ce village-là on a conservé

l'habitude de respecter les vieillards.

« Mes amis, dit le bon père, croyez-vous que le son d'une cloche, et que des murs garnis de drap blanc ou noir, soient ce qu'il y a de plus agréable à Dieu ? ce sont les cœurs purs qu'il aime, ce sont ces temples les plus chers : les nôtres sont dignes de s'élever vers lui. Remercions-le d'abord de nous avoir rendu notre bon curé, et nous verrons après. »

Tous les chapeaux sont à terre, tout le monde est à genoux. Edmond prie à haute voix au nom de tous, et chacun s'unit intérieurement à lui.

« Avisons-nous maintenant, dit le père Edmond, en remontant sur son escabelle. Dieu a paré la nature de fleurs ; les fleurs lui sont donc agréables : des guirlandes de barbeaux, de roses, de jasmin, décoreront son

église. Il a béni nos moissons : des gerbes orneront son autel. Chacun mettra la main à l'ouvrage, et ces premiers préparatifs terminés, tous les habitans, en habit de dimanche, sortiront du village, et iront à la rencontre de monsieur le curé. La marche sera ouverte par les derniers jeunes-gens qu'il a mariés, et la jeune femme lui dira, en lui faisant la révérence : Le bon Dieu a reçu nos actions de grâces ; recevez, monsieur le curé, les vœux et l'hommage de vos paroissiens. Ils ont voulu que la parole vous fût adressée par les derniers que vous avez bénis. Le ciel vous a entendu, et il a répandu sur nous ses grâces : venez bénir les autres à l'église, dont nous vous présentons les clefs dans ce plat d'étain. Ce n'est pas, mes amis, que je croye mauvais les mariages faits seulement d'après la loi (car j'ai vu, dans ma

vieille Bible, que le consentement mutuel suffisait aux patriarches, et les patriarches nous valaient bien), mais la bénédiction d'un honnête homme est comme la rosée qui féconde nos plantes, et leur fait porter de bons grains.

» Entouré de ses enfans, monsieur le curé se rendra à l'église; il la purifiera, chantera une grand'messe, fera la cérémonie des mariages, et nous le mènerons sous le grand ormeau, où seront dressées des tables. Chacun apportera son plat et son broc, et ce sera la fête des épousailles, de la reconnaissance et de l'amitié.

» Son presbytère est vendu : puisse-t-il profiter à celui qui l'a acheté ! Comme l'ancien du village, je logerai monsieur le curé le premier, et je le garderai six semaines. Les autres feront après moi, selon leurs

moyens... — Oui, oui, nous le logerons tous. »

» M. Edmond, dit modestement mademoiselle d'Arancey, vous m'avez remise en possession du château de mon père. Trop jeune pour l'habiter encore, permettez que j'y reçoive monsieur le curé ; il y sera commodément et ne dérangera personne. — Brave demoiselle !... — Digne demoiselle !... — Oui, au château... — Au château... — Vive, vive mademoiselle d'Arancey !.. — Et notre bon pasteur. — Le laitage... — Les œufs... — La meilleure volaille... — Nous lui porterons tout... — Nous lui offrirons tout... — Et il ne refusera pas ses amis. »

Le temple était paré, les habitans *endimanchés*, les villageoises dans leurs atours, et le cortège était en marche. Georges, l'honnête et trop assier Georges, avait passé à son

bras le bras joli de mademoiselle d'Arancey. On avançait en silence et dans le recueillement. Un homme d'un extérieur vénérable paraît dans l'éloignement : est-ce lui ? se demandait-on tout bas.

Autant qu'on en peut juger, il porte un habit de camelot gris, et ce n'est pas la couleur d'usage ; il a des guêtres de toile écrue, et un bâton noueux à la main, et jamais on n'avait vu de curé en guêtres, armé comme un marchand de bœufs... Mais ses cheveux paraissaient frisés en rond; mais son chapeau, à demi-troussé, marque trois pointes ; mais sa démarche est noble et grave... ce pourrait bien être lui.

On n'était plus qu'à cinquante pas les uns des autres. Le voyageur s'arrête, regarde, tire son mouchoir, essuie ses larmes, tombe à genoux sur la route, dans la poussière, et

s'écrie : Mon Dieu, mon Dieu, je vous remercie; vous m'avez conservé leurs cœurs.

Les villageois ont entendu cette exclamation : c'est lui, c'est lui, crient cent bouches à la fois, et on oublie ce qu'on devait faire, et l'ordre de la marche est rompu, et on court, et les plus jeunes se précipitent, et les vieillards se plaignent pour la première fois du fardeau des années.

Le bon curé est entouré de ses paroissiens; c'est à qui baisera ses mains, touchera ses vêtemens, ce baton, qui rapelle la simplicité, la pauvreté de l'apostolat. Les anciens arrivent enfin. Le pasteur aperçoit Edmond, ouvre ses bras et le presse contre son sein.

La chaise de M. Botte approchait, précédée d'un nuage de poussière. Le cher oncle, frappé à la vue d'un homme dont l'extérieur annonçait

l'indigence, et que pressaient l'amour, le respect, la reconnaissance de toute une peuplade, le cher oncle fait arrêter son postillon, et lui ordonne d'aller savoir ce qui se passe.

« Descendons, monsieur, descendons, dit-il à son neveu, après avoir entendu le rapport de son messager. J'honore la vertu sous une soutane, comme sous un habit brodé, et partout j'aime lui rendre hommage. »

Charles a distingué mademoiselle d'Arancey dans la foule. Il s'élançait.... son oncle le retient par un bras. « Monsieur, vous avez toute votre vie pour l'amour, et le vertueux curé ne retrouvera jamais un jour comme celui-ci : gardons-nous de rien déranger. » Et M. Botte et son neveu oublient leur impétuosité; ils prennent la queue de la marche; ils suivent, le chapeau à la main.

Notre aimable Sophie a l'œil aussi actif et aussi perçant que Charles: elle a vu la voiture, que personne n'a remarquée, elle en a vu descendre les voyageurs. Elle ne conçoit pas que M. Botte lui ramène un amant avec qui il l'a forcée de rompre; elle se rappelle les observations de Georges. Mille idées différentes l'assaillent à fois; elle rit, elle pleure, elle tremble; elle s'appuie si fortement sur le bras du jeune paysan, qu'il s'inquiète, se retourne, regarde, aperçoit monsieur Botte, et Charles devient réservé, rêveur, et ne prononce plus un mot.

Jamais procession n'avait paru à Charles aussi longue, aussi fastidieuse que celle-ci. Tantôt il s'écartait de la file, et son oncle lui faisait reprendre son rang; tantôt il marchait sur les talons de celui qui

le précédait, et son oncle le faisait rétrograder; tantôt il s'élevait sur la pointe des pieds, et il rencontrait quelquefois les yeux de sa Sophie. Ils exprimaient tout ensemble et le plaisir de la revoir, et la crainte de l'avenir. Que n'eût-il pas donné pour la rassurer!

On était enfin dans l'église, on s'était rangé; M. Botte s'était laissé conduire par son neveu, qui, n'ayant pu se placer à côté de mademoiselle d'Arancey, s'était mis précisément vis-à-vis d'elle. Séparés par un intervalle qu'occupaient le curé, le magister, Edmond et le lutrin, que pouvaient de pauvres jeunes gens, observés, gardés, l'un par son oncle, l'autre par Georges! Charles adressa à Sophie une profonde révérence; Sophie la lui rendit très-exactement; dès-lors leurs yeux se fixèrent, non pas sur l'autel, et s'ils pensaient au

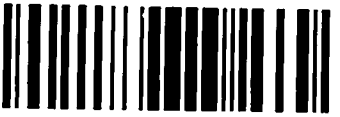
créateur, c'était pour l'adorer dans ce qu'il avait fait de plus beau.

Quelque parfait qu'on soit, il faut payer tribut à la faiblesse humaine. Depuis long-temps le bon curé n'avait rempli les fonctions du sacerdoce; on le comblait d'honneurs; sa tête était exaltée, et il crut que c'était le cas ou jamais d'officier presque pontificalement avec un calice de bois et une chasuble de serge. Il imagina qu'au défaut du luxe il en imposerait par la longueur de l'office, et il le prolongea tellement, que le bon père Edmond s'enrouait à ne pouvoir plus se faire entendre, que le fervent auditoire bâillait très-involontairement, et que M. Botte, qui ne voulait rien déranger, trépignait d'une manière très-sensible; Charles et Sophie ne voyaient qu'eux.

L'imperturbable curé allait toujours son train; mais comme il faut

que tout finisse, il s'arrêta, quand il n'eut plus rien à dire ni à chanter, et la séance finit par une bénédiction. Alors commença la fête de l'amitié.

FIN DU TOME SECOND.


00099960

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015